LE COMITE DU SOUVENIR FRANÇAIS

DE

LA ROBERTSAU

VOUS INVITE A FAIRE CONNAISSANCE

AVEC

L'HISTOIRE DE VOTRE QUARTIER DE STRASBOURG

AU TRAVERS DE CES FICHES HISTORIQUES

ET DU «

SENTIER DU SOUVENIR

QUE VOUS POURREZ SUIVRE AU FIL DES RUES

HISTOIRE DE LA ROBERTSAU

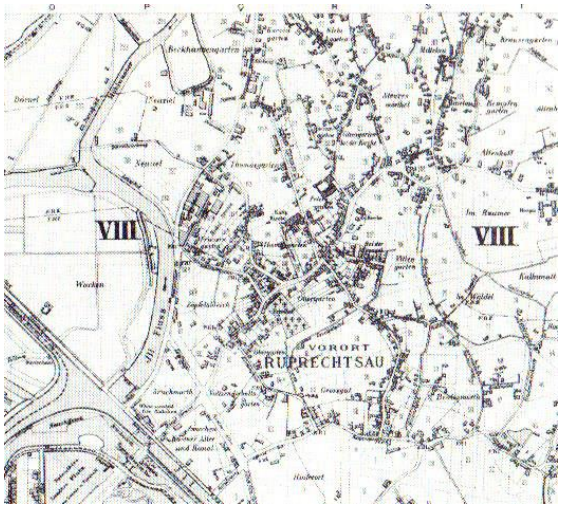


La Robertsau doit son nom au chevalier **Robert BOCK** qui construisit un château aux alentours de **l'an 1200** et qui aurait été érigé approximativement à l'angle actuel de la rue Kastner et de la rue Boecklin.

En **1339**, une chapelle catholique dédiée à St Georges fut construite sur l'emplacement de l'église protestante actuelle. Lors de la réforme, en **1527, l**a chapelle servit au culte protestant, et le village continua à s'étendre autour. Puis, après **1681**, plusieurs familles catholiques vinrent habiter la Robertsau et le 29 juillet **1686** l'église passa au régime simultané.



Le site était alors traversé par de nombreux bras de l'Ill et du Rhin et occupé par une partie de la forêt rhénane, qui subsiste aujourd'hui au nord du quartier. A la fin du XVIIème siècle, l'activité maraîchère, favorisée par la nature des sols, se déploya fortement et les premiers habitants furent donc essentiellement des maraîchers et des paysans installés sur les petites îles autour des bras de l'Ill et du Rhin. S'ajoutèrent progressivement des pêcheurs, des dragueurs de gravier, et des constructeurs de bateaux.



Au XVIII^e^ siècle, la Robertsau devint peu à peu un lieu de villégiature pour les nobles et les bourgeois qui y construisirent des campagnes. Une nouvelle urbanisation de développa vers le sud au plus près de Strasbourg, rééquilibrant l'ancienne plus orientée vers le Nord.



En 1801, le baron de Bussière acquit une vaste propriété qu'il transforma peu à peu en vaste parc à l'anglaise de 24 hectares et y fit construire un château. Sa petite fille, mariée au comte de Pourtalès y reçut l'élite du Second empire.

En 1859, la communauté catholique fit bâtir l'église St. Louis, rue Jeanne d'Arc.

La vie du quartier se partageait alors entre les activités des deux communautés et se caractérisait par une vie associative déjà très forte, dont une, « la Saint Fiacre », qui regroupait les maraîchers, était très puissante.



Pendant la seconde moitié du XIXème siècle, l'endiguement du Rhin permit la création d'activités artisanales, notamment celle d'une fabrique de bougies et d'une papeterie. Celle-ci prit place à l'emplacement d'un moulin sur le Muhlwasser en **1872.**

Le maraîchage, avec ses cinq récoltes par an, permit en grande partie l'alimentation de Strasbourg.

Puis des jardins ouvriers, devenus familiaux prirent le relais des maraîchers.

Peu à peu l'urbanisation gagna du terrain, notamment le long de la route de la Wantzenau

En 1913, Fritz Beblo, architecte de la Ville entrepritla construction du cimetière nord, articulée autour d'une pièce d'eau rectangulaire.

Le port aux pétroles. Faisant suite au déplacement du port sur le Rhin à la fin du XIX^{e} siècle, les infrastructures portuaires ne cessèrent de se développer. En 1924, les travaux du bassin du port aux pétroles débutèrent au niveau de l'actuel bassin Albert-Auberger, en même temps que la construction de nouvelles digues de protection contre les crues.

En 1934, les 19 premières maisons de la Cité des Chasseurs sont inaugurées.

Entre 1958 et 1961, 1760 logements sont réalisés dans la Cité de l'ill.

Aujourd'hui, l'urbanisme continue à s'étendre et couvrira bientôt tous les espaces encore verts. Il possède aussi un quartier européen avec le secteur du Wacken.

Avertissement au lecteur

Le sentier de randonnée du « Souvenir français de la Robertsau » proposé aux lecteurs s'appuie sur une sélection de rues et de lieux de mémoire qui permettent de situer la Robertsau dans l'histoire de notre pays à partir de certains personnages Français et Robertsauviens qui furent des témoins d'humanité, de moralité et de conscience citoyenne et patriotique.
Si les textes de ce document répondent à une logique chronologique, le tracé du sentier sur une carte de la Robertsau obéit lui à un impératif géographique.

La sélection des rues s'est faite pour répondre à deux objectifs :

- Le premier, illustrer une valeur morale ou citoyenne, une qualité humaine, ou une compétence scientifique ou artistique. Ce qui explique que certains personnages évoqués n'appartiennent pas à l'histoire même de la Robertsau.
- Le second, expliquer certains termes liés directement à l'histoire du quartier.

Les lieux de mémoire appartiennent tous au patrimoine de la Robertsau.

LE CHEVALIER ROBERT BOCK

XIIème siècle

L'esprit chevaleresque



Le terme **chevalerie**, dérivé du mot *cheval*, désignait le corps des chevaliers, et fut synonyme de hardiesse et de générosité[1].

Cette institution développa des valeurs et des coutumes propres, sous l'influence notamment de l'Église et de la « courtoisie », des troubadours et trouvères. D'une fonction militaire au service de la noblesse terrienne, la chevalerie est devenue une fraternité, puis un groupe social, enfin une institution dont les vertus traditionnelles, vues par le prisme de la littérature, sont la piété, l'humilité, la bravoure, la courtoisie, la foi et l'honneur.

On devient chevalier par l'adoubement et cet état se mérite par le respect d'une éthique qui repose essentiellement sur la **prouesse** et la **largesse.**

La **prouesse** associe vaillance et loyauté : vaillance dans le combat, mais aussi dans la vie quotidienne. Loyauté envers son seigneur, son roi, sa dame...

La **largesse** comprend la prodigalité, la générosité, le faste. Dépenser sans compter, mais aussi être généreux envers ses adversaires, envers les faibles, tel est le code de l'honneur chevaleresque



On connait peu de choses sur la famille de chevaliers, les Bocks, qui a donné son nom à la rue Boecklin. Ils auraient possédé des biens dans les Vosges, et eu une première demeure seigneuriale à Blaesheim. Des troupeaux de chèvres paissant sur une colline du ban de ce village auraient été à l'origine de leur nom et de leur blason (un bouquetin blanc avec des rehauts gris et des contours noirs sur un écu ocre-rouge).

Ils construisirent au XIIème siècle un imposant château fortifié au Nord-Est de Strasbourg à un endroit pense-t-on situé entre la rue Boecklin, l'allée Kastner et l'actuel canal. Ce château était un poste de défense avancé, hors les murs d'enceinte de la ville et gardait la route conduisant au Rhin.

Les Bocks disposaient de nombreux soldats, serfs et paysans, et consacraient leur temps à la chasse.

Le château fut rasé par Philipe de Souabe qui occupa Strasbourg et rasa systématiquement toutes ses défenses et fortifications en 1200

La famille se réfugia en ville. Une branche, les Böklin, fut anoblie par l'empereur Maximilien en 1488, (les Böklin von Böklinsau). Cette lignée donna vingt et un Stättmeister à Strasbourg, et donna son nom à notre quartier, Ruprechtsau, Robertsau (en mémoire du chevalier Robert).

JEANNE D'ARC

1412-1431

Le don de soi à sa patrie



Jeanne naît à Domremy, un petit village à la frontière entre la France et la Lorraine. Ses parents sont des paysans aisés, assimilés à la petite bourgeoisie, connus de tous comme d'excellents chrétiens. Si elle ne savait ni lire ni écrire, elle reçut d'eux une bonne éducation religieuse, avec une influence importante de la spiritualité enseignée par saint Bernardin de Sienne et répandue en Europe par les franciscains.



Depuis l'enfance, elle montre une grande charité et compassion envers les plus pauvres, les malades et tous les souffrants, dans le contexte dramatique de la guerre.

De ses propres paroles nous apprenons que la vie religieuse de Jeanne mûrit comme expérience mystique dès l'âge de 13 ans. Elle se sent appelée par le Seigneur à intensifier sa vie chrétienne ainsi qu'à s'engager personnellement pour la libération de son peuple malheureux. La compassion et l'engagement de la jeune paysanne française face à la souffrance de son peuple sont encore renforcés par son rapport mystique avec Dieu. L'un des aspects les plus originaux de cette jeune fille est précisément ce lien entre l'expérience mystique et la mission politique qu'elle se donne. Après les années de vie cachée et de maturation intérieure s'ensuivent deux brèves, mais intenses années de sa vie publique: une année d'**action** et une année de **passion.**



Au début de l'année 1429, Jeanne entame son œuvre de libération. Les nombreux témoignages nous montrent cette jeune femme de 17 ans seulement, comme une personne très forte et décidée, capable de convaincre des hommes incertains et découragés. Surmontant tous les obstacles, elle rencontre le Dauphin de France, le futur roi Charles VII, lequel la soumet à Poitiers à un examen mené par plusieurs théologiens de l'université. Leur avis est positif: ils ne voient en elle rien de mal, seulement une bonne chrétienne.

Le 22 mars 1429, Jeanne dicte une importante lettre au roi d'Angleterre et à ses hommes qui assiègent la ville d'Orléans. Sa proposition est une véritable paix dans la justice entre les deux peuples chrétiens, à la lumière des noms de Jésus et de Marie, mais elle est rejetée, et Jeanne doit s'engager dans la lutte pour la libération de la ville, qui advient le 8 mai. L'autre moment culminant de son action politique est le couronnement du roi Charles VII à Reims, le 17 juillet 1429. Pendant toute une année, Jeanne vit avec les soldats, accomplissant au milieu d'eux une vraie mission d'évangélisation. Nombreux sont leurs témoignages sur sa bonté, son courage et son extraordinaire pureté. Elle est appelée par tous et elle-même se définit comme «la pucelle», c'est-à-dire la vierge.

La **passion** de Jeanne débute le 23 mai 1430, lorsqu'elle tombe prisonnière entre les mains de ses ennemis. Le 23 décembre, elle est conduite dans la ville de Rouen. C'est là que se déroule le long et dramatique *Procès de condamnation*, qui commence en février 1431 et finit le 30 mai avec le bûcher. C'est un grand procès solennel, présidé par deux juges ecclésiastiques, l'évêque Pierre Cauchon et l'inquisiteur Jean le Maistre, mais en réalité il est entièrement guidé par un groupe nombreux de théologiens de la célèbre université de Paris, qui participent au procès comme assesseurs. Ce sont des ecclésiastiques français qui, ayant fait un choix politique opposé à celui de Jeanne, ont a priori un jugement négatif sur sa personne et sur sa mission.



L'appel de Jeanne au jugement du Pape, le 24 mai, est rejeté par le tribunal. Le matin du 30 mai, elle reçoit pour la dernière fois la Communion en prison, et est immédiatement conduite au supplice sur la place du vieux marché. Elle demande à l'un de ses prêtres de tenir devant le bûcher une croix de procession. C'est ainsi qu'elle meurt en regardant Jésus Crucifié et en prononçant plusieurs fois et à haute voix le Nom de Jésus.

Environ vingt-cinq ans plus tard, le *Procès de nullité*, ouvert sous l'autorité du Pape Calixte III, se conclut par une sentence solennelle qui déclare nulle sa condamnation (7 juillet).

L'AMMESTRE

XIVième siècle

Au service de l'intérêt général



Le terme d'**Ammeister** ou **Amtmeister** désigne le chef des échevins des corporations, devenu à partir de la 2ème moitié du XIV siècle et jusqu'à la Révolution, le représentant de la République de Strasbourg et chef de son exécutif, entouré de 4 **Stettmeister** issus de la noblesse. La rue portant ce nom relie la Rue Ripelin à la Rue des Baillis.

La Robertsau fut rattachée à Strasbourg à la fin du IVème siècle. Ce rattachement devenu effectif entraina pour les citoyens de la Robertsau le droit de bourgeoisie à part entière dans la ville libre de Strasbourg, ainsi que leur soumission à l'administration, étant entendu que la Constitution de la ville avait varié souvent, pour adopter en 1482, une forme qui devait subsister jusqu'en 1790.



Le pouvoir appartenait à deux sortes d'habitants, issus soit de la noblesse, soit des corporations, et à la tête de cette administration se trouvait l'**Ammeister** élu pour un an parmi les représentants des corporations, avec, à ses côtés, quatre **Stettmeister** élus pour trois mois parmi les représentants de la noblesse. A côté de ce magistrat fonctionnait le Grand Conseil ou Sénat, composé de 20 représentants des corporations et de 10 représentants de la noblesse, ainsi que 3 chambres nommées respectivement Conseil des XIII - Conseil des XV et Conseil des XXI, issues des corporations. S'ils étaient soumis à l'administration, aux lois et règlement de la République de Strasbourg, les habitants de la Robertsau gardèrent cependant la haute main sur une partie de leur propre administration, et sur ce que nous appelons aujourd'hui les affaires de simple police. Un préposé à ces affaires dénommé **Obermeister,** assisté de 6 conseillers**,** ***Ratmeister***, dont 2 **Vorratsmeister,** conseillers d'approvisionnement, formaient sur le plan administratif un genre de conseil municipal, et sur le plan pénal un tribunal de simple police ayant juridiction pour les petits délits tels qu'ivrognerie, querelles et bagarres, accordée en 1514 par le Magistrat, qui confirmera plus tard que tous ceux qui quittent la ville pour s'installer à la "AU" devront se soumettre à l'autorité dudit conseil…

La compétence de ce tribunal de simple police est ultérieurement complétée et précisée, en l'étendant au respect des prescriptions municipales concernant la fermeture des auberges pendant les heures de culte, ou à celui de la réglementation des réjouissances, danses et autres, à l'occasion des mariages, et au respect de

l'interdiction faite d'utiliser pour soi-même ou pour d'autres des attelages, des chevaux et des bateaux, avant la fin du culte.

PETER SCHWARBER

XIVième siècle

Un juste au Moyen Âge

Au XIVème siècle la Peste Noire s'abattit sur l'Europe. Le terrible fléau n'avait pas atteint Strasbourg au début de l'année 1349. Mais les nouvelles parvenues de tous côtés créèrent un climat de panique parmi la population de la ville. On accusa les Juifs d'avoir empoisonné les puits, et le peuple exigea leur expulsion ou leur extermination.



La municipalité ouvrit une enquête et demanda des précisions à diverses villes alsaciennes et suisses, au sujet des "aveux" qu'auraient faits (sous l'effet de la torture) quelques Juifs emprisonnés Une réunion fut convoquée à Benfeld, le 8 février 1349. Elle avait pour but de décider du sort des Juifs de la Basse-Alsace. Seuls, trois délégués de la Municipalité de Strasbourg, Conrad Kuntz von Winterthur, maire de la ville, le juge Sturm et l'ammeister **Peter Schwarber**, défendirent leur cause en rappelant les garanties de sécurité que leur avait accordées la ville moyennant finances. La majorité des délégués se décida contre eux. Une délégation d'artisans se rendit auprès de l'ammeister pour exiger la condamnation des Juifs. Schwarber ayant refusé, les artisans l'accusèrent de s'être laissé acheter, et lui demandèrent ironiquement de partager avec eux l'argent qu'il en avait reçu. Le magistrat fit emprisonner une partie de la délégation. C'est alors que la révolte éclata.

Les corporations coururent aux armes, et établirent leur quartier général au *Gurtlerhof*, rue du Dôme. Les émeutiers pénétrèrent le lendemain, 10 février, dans les maisons des trois représentants favorables aux Juifs, les déposèrent, ainsi que tout le conseil municipal, et s'emparèrent des sceaux et de la bannière de la ville. Puis la foule nomma un nouveau conseil. Les nouveaux magistrats prêtèrent serment et procédèrent au jugement de leurs prédécesseurs. Schwarber fut condamné au bannissement, déchu des droits de bourgeoisie et sa fortune fut partagée entre les nouveaux élus, à l'exception d'une part, qui revint à ses enfants. Il termina ses jours à Benfeld. Ses deux compagnons furent exclus du conseil pour une durée de dix ans.

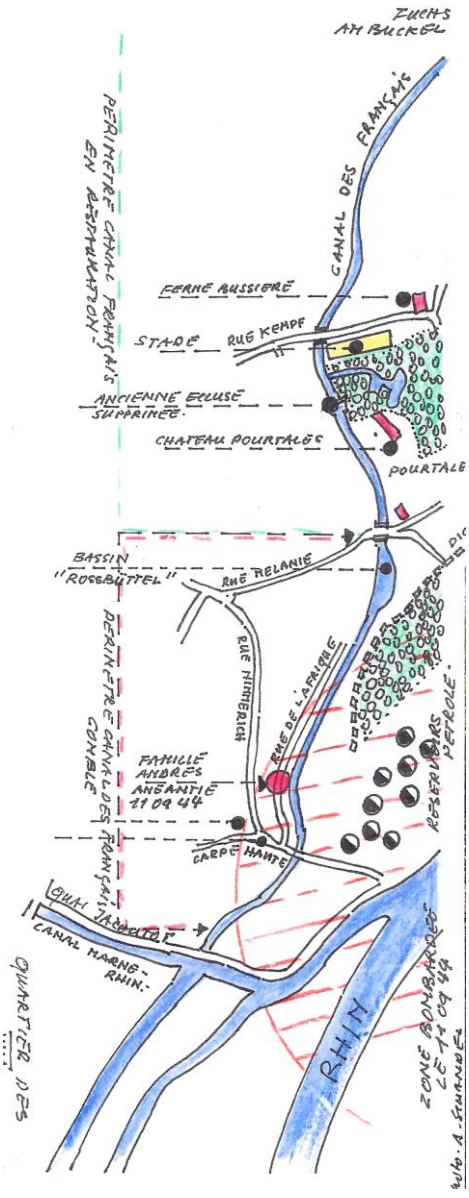
Le samedi 14 février 1349, jour de la Saint-Valentin, on cerna le quartier juif. Tous ses habitants furent traînés par la foule au cimetière de la communauté, où on les entassa

sur un immense bûcher. Deux mille Juifs furent brûlés vifs. Seuls échappèrent un certain nombre d'enfants et quelques adultes qui abjurèrent leur foi. Les biens des suppliciés furent partagés entre les bourgeois, l'évêque et la municipalité. Les créances furent détruites et certains gages rendus à leurs propriétaires qui habitaient hors de Strasbourg.

CANAL DES FRANÇAIS

XVIIième siècle

Un souvenir de Vauban



L'ancien Canal des Français tient son nom de l'époque du rattachement de Strasbourg à la France, sous Louis XIV. Il traversait autrefois la Robertsau : partant de la Citadelle dont il évacuait les eaux, il se déversait doucement dans l'Ill, au Fuchs-am-Buckel, sa faible dénivellation était de moins de deux mètres. A l'origine, d'après les écrits de Robert Pfister, "utilisant le lit d'anciennes eaux mortes qui furent approfondies et élargies, ce petit canal fut creusé en 1686", (d'où son nom ; Strasbourg est ville française depuis 1681 sous Louis XIV), "dans le but de faciliter l'écoulement de l'eau des fossés de la Citadelle nouvellement construite". Une vingtaine d'années plus tard, le canal aurait été repensé pour acheminer les troupes et le matériel de guerre le long du Rhin à l'abri des regards des armées


Ruprechtsau: Am Franzosenkanal Foto Jop

d'Outre-Rhin, servant aussi à transporter des matériaux pour les places fortes prévues le long du Rhin. Les travaux auraient commencé en février 1707 pour une mise en service en mai de la même année, et aurait été utilisé jusqu'en 1714. L'aménagement du canal n'a jamais pu être définitif, les oppositions sur les projets empêchant toute issue constructives (certains prétendaient que ce canal pouvait tout aussi facilement permettre à l'ennemi d'accéder à Strasbourg.). Il devint une sorte de ceinture vert aquatique à la périphérie est de la Robertsau. Après l'annexion de 1871, avec la disparition des fortifications au bénéfice de l'urbanisation (La Neustadt), le canal n'a plus lieu d'être et sera en grande partie comblé.





Bordées par les roseaux et les saules, les eaux claires qui permettaient l'alimentation de la pièce d'eau du château Pourtalès, de petits étangs ou du bain public (Les anciens se souviennent s'y être baignés.) ont disparu. **Mme Obrecht** rappelait dans un poème que "nos mères lavaient leur linge au lavoir. Non loin de là les paysans, en fin de journée, y venaient baigner leurs chevaux." **Fritz Dröge** se souvient encore de ce beau percheron bai à la belle crinière blonde qui hennissait de plaisir chaque soir à l'approche du canal. Les jeunes y ont appris à nager. Il a permis des heures heureuses aux plus jeunes, mais aussi aux plus intrépides qui sautaient de l'écluse ou d'un plongeoir.

Devenu "inutile", le canal est déclassé en octobre 1970, la Ville de Strasbourg le rachète à l'État. Le creusement a été utilisé pour l'enfouissement de conduites d'eau et gazoducs.

Les habitants et les associations ont longtemps souhaité la restauration du cours d'eau, qui est envisagée dès la fin des années 80. Sa remise en eau est finalement

décidée en 2010, sur de petits tronçons, en partie sur le tracé d'origine. Les travaux ont commencé en juillet 2013.
La richesse de l'écosystème de la forêt du Rhin reprend (un tout petit peu) ses droits. Les tronçons réhabilités ou recréés sont alimentés en eau par la nappe phréatique. Le canal débouche à présent, non plus dans l'Ill, mais dans le Hellwasser, qui rejoint le Rhin via le Steingiessen.
La dernière tranche de travaux avait commencé en octobre 2014 aux abords du château Pourtalès. L'étang asséché du parc n'a pu renaître entièrement : deux espèces végétales classées sur liste rouge étant à préserver. Enfin nous pouvons à nouveau flâner le long du tranquille petit cours d'eau rêvé.
(Bibliographie : Robert Pfister. Témoignage de madame Obrecht et de Fritz Drögé.

Jean HERMANN

1738-1800

Respect de la nature et humanisme



Fils d'un pasteur luthérien il est né le **31 décembre 1738** à Barr en Alsace.

Un professeur pluridisciplinaire :

Jean Hermann obtient son titre de docteur en médecine à l'université de Strasbourg le 13 mai 1762 avec une thèse intitulée Cardamomi historiam et vindicias (Histoire et propriétés présupposées du Cardamone). Après avoir créé en 1764, un cours privé d'histoire naturelle, il est nommé, en 1769, professeur extraordinaire de médecine à l'école de santé publique de Strasbourg, puis, en 1778, professeur de philosophie En 1784 il devient titulaire de la chaire d'histoire naturelle et de matière médicale.
En 1796 enfin, il devient professeur de botanique et de matière médicale à la nouvelle École de médecine.



Un éminent naturaliste :

Le Jardin botanique universitaire, est menacé de fermeture par l'administration de la ville durant

la Révolution. Il est sauvé grâce à l'opiniâtreté d'Hermann, alors directeur, qui lui consacre toute sa fortune.



A partir de 1780 J. Hermann constitue un « Cabinet d'Histoire Naturelle », qui se compose de quelques préparations relatives à l'anatomie humaine et à l'anatomie comparée, de plus de 200 mammifères empaillés et montés, de 900 oiseaux, de 200 reptiles, d'autant de poissons, de plusieurs mollusques, d'un grand nombre de coquilles, d'insectes et de zoophytes ; d'un riche herbier ; de semences, de fruits, de racines, d'échantillons de bois sciés et plis ; d'un nombre considérable de minéraux, de roches et de fossiles, et de plusieurs objets divers. Sa bibliothèque est riche de plus de 12000 volumes.

Le cabinet de Hermann est installé en son domicile, en face de l'église St Thomas, il y tient des cours d'histoire naturelle « par manière de démonstration de cabinet ». C'est ce cabinet d'Histoire Naturelle qui est reconstitué au Musée Zoologique de Strasbourg.

Un humaniste au siècle des Lumières :

Le rayonnement scientifique et intellectuel de Jean Hermann dans la société strasbourgeoise de la fin du 18e siècle est indéniable. Il est alors le représentant et le promoteur qualifié de l'engouement général pour les objets et les curiosités de la nature. Son érudition et son charme personnel attirent les princes en voyage, les officiers français en garnison. Il est de bon ton d'aller entendre les leçons du maître.

Le fondateur du musée Zoologique :

Hermann est en relation avec tous les savants de l'époque (Buffon, Lacépède, Cuvier, Schöpf, Esper etc.) Forster, naturaliste des voyages autour de monde du capitaine Cook, lui envoie plusieurs objets très rares. Hermann est membre de nombreuses sociétés savantes et publie de nombreuses notes et observations en latin, en français ou en allemand.

Il est le premier à décrire un oiseau extrêmement rare du Brésil, le « tohi silencieux » (arremon taciturnus). Son œuvre la plus importante paraît en 1783 sous le titre de « ***Tabula affinitatum animalium. cum annotationibus ad historiam naturalem animalium augendam facientibus*** **».**



Une autre œuvre importante « ***Observationes zoologicae quibus novae complures*** » est publié en 1804 à titre posthume.
Jean Hermann **meurt le 4 octobre 1800** à Strasbourg.
Peu après sa mort, les collections furent acquises par la ville de Strasbourg pour la somme importante de 44 000 francs, confiées à l'Université et gérées par le Professeur Hammer, gendre d'Hermann et premier directeur officiel du Musée Zoologique.
Une tortue terrestre de la région méditerranéenne porte le nom de Jean Hermann : La tortue d'Hermann (Testudo Hermanni).

BARON LOUIS-FRANCOIS LEJEUNE,

1775-1848

Soldat et artiste

Né à Strasbourg le 3 février 1775, Louis-François Lejeune étudie la peinture chez Pierre-Henri de Valenciennes avec Jean-Victor Bertin, puis s'engage comme volontaire dès 1792 dans l'armée et combat à Valmy, âgé d'à peine dix-sept ans.



Affecté tant au génie qu'à l'artillerie, il participe aux **guerres de la Révolution**, en particulier dans le Nord et en Hollande.
De 1800 à 1812, il sert comme aide-de-camp du général (puis maréchal) Louis-Alexandre Berthier.
A ce titre, il participe à pratiquement toutes les campagnes napoléoniennes, que ce soit en **Espagne, àMarengo ou à Austerlitz**.



Fait baron de l'Empire en 1810, il gravit par ailleurs tous les grades de la hiérarchie militaire, et est nommé général de brigade et chef d'état-major du maréchal Louis-Nicolas Davout en 1812 à l'occasion de la campagne de Russie. Lors de la retraite, victime de gelures au visage, il abandonne son poste, ce qui lui vaut une mise aux arrêts sur ordre de l'Empereur.

Libéré en mars 1813, il est affecté un temps dans les provinces illyriennes, puis devient le chef d'état-major du maréchal Nicolas Charles Oudinot pendant la campagne de Saxe, prenant part aux batailles de **Lützen, de la Spree, de Bautzen et de Hoyersverda,** lors de laquelle il fait preuve d'un extraordinaire courage, brisant toute l'artillerie prussienne et sauvant le maréchal Oudinot.
A nouveau blessé à Hanau le 30 octobre 1813, il est autorisé à quitter l'armée en novembre, après plus de vingt ans de service.
En 1813, il se consacre pleinement à la peinture, qu'il n'a jamais cessé d'exercer. En effet, l'artiste est présent sur les champs de bataille au même titre que l'officier, et les combats auxquels il participe lui permettent d'exécuter sur le vif un nombre très important de croquis. Il s'en sert pour peindre d'**extraordinaires tableaux de scènes de batailles** (qu'il y ait ou pas participé), pleins de vigueur, alliant vérité historique et qualité artistique.



A la Restauration, il reprend du service dans l'armée de 1818 à 1824, est fait **chevalier de Saint-Louis par Louis XVIII, et commandeur de la Légion d'Honneur.**
En 1821 il épouse Louise Clary, nièce de Désirée Clary ; en 1824, son oncle le roi de Suède Charles XIV (Jean-Baptiste Jules Bernadotte) lui confère la grand-croix de l'Ordre et de l'Épée.



En 1837, il devient **directeur de l'École des beaux-arts et de l'industrie de Toulouse**, ville dont il est élu maire en 1841 et où il s'éteint en 1848 à 73 ans, 17, rue Bellegarde, à Toulouse, à la suite d'une crise cardiaque.
Louis-François Lejeune repose dans la 33e division du cimetière parisien du Père Lachaise.
Ses oeuvres les plus connues sont "La bataille de Guirando", "La bataille de Lodi", "La bataille des Pyramides", "La bataille d'Aboukir", "Le bivouac de Napoléon la veille de la bataille d'Austerlitz" exposé au Salon de Paris en 1808, et "La bataille de la Moskowa" (son chef-d'oeuvre).

ALEXANDRE COLONNA WALEWSKI

1810-1868

Fidélité à son pays



Fils naturel de Napoléon Ier de qui il avait la physionomie et de Marie Walewska, il fut néanmoins reconnu par le comte Athanase Walewski. En septembre 1814, il accompagne sa mère à l'Île d'Elbe visiter son père biologique qui l'avait fait comte Walewski et de l'Empire en mai 1812, titre « transmissible à la descendance directe et légitime, naturelle ou adoptive », avec un revenu annuel de 170 000 francs. En 1824 il refusa de servir dans l'armée russe et, surveillé de près par la police russe, parvint à se rendre à Paris d'où son extradition fut refusée au gouvernement russe par le ministère Villèle. Chargé en 1830 d'une mission secrète en Pologne par Louis-Philippe Ier, il se battit pour la cause de l'indépendance polonaise. Délégué à Londres par le gouvernement insurrectionnel pour solliciter l'appui de l'Angleterre il vint à Paris pour se faire naturaliser français. Il fut nommé officier d'ordonnance du maréchal Gérard.



Ayant perdu sa femme il demanda à être envoyé en Afrique, et fut nommé capitaine dans la Légion Etrangère ; il passa ensuite au 2e chasseurs d'Afrique et devint directeur des affaires arabes à Oran.

Écrivain et homme politique

De retour en France il se fit connaître comme écrivain et auteur dramatique. En janvier 1840, il vendit son

journal, ***Le Messager des Chambres***, à Adolphe Thiers qui l'envoya en mission près de Méhémet Ali pour obtenir son consentement au Traité de Londres (1839). Le ministère Guizot l'attacha à la légation de Buenos Aires.

Après son élection à la présidence de la République, le prince Louis-Napoléon Bonaparte le nomma ministre plénipotentiaire à Florence, ambassadeur à Naples (1850), à Madrid (1851) et à Londres (1851), où il négocia habilement la reconnaissance du Second Empire par le cabinet britannique. Élevé à la dignité de sénateur le 26 avril 1855, il succéda, le 7 mai suivant à Édouard Drouyn de Lhuys, comme ministre français des Affaires étrangères, et, en cette qualité, présida la conférence de Paris (1856) après la guerre de Crimée et signa le traité le 30 mars 1856.

Échec à la présidence du Corps législatif



Opposé à Napoléon III sur la question italienne, il démissionna, et fut nommé en 1860 membre du conseil privé, puis le 29 novembre suivant ministre d'État avec la direction des Beaux-Arts. Le 21 juillet 1862, il posa la première pierre de l'Opéra Garnier. Il donna sa démission de ministre le 22 juin 1863, et de sénateur en 1865, pour se faire élire député au Corps législatif, le 29 août 1865, dans la 2e circonscription des Landes. L'empereur l'ayant destiné à remplacer à la présidence du Corps législatif son demi-frère le Duc de Morny décédé, il le nomma à ces fonctions avant même que son élection eût été validée ; l'opposition dira alors : « Chassez le naturel, il revient au galop ! ».

Le nouveau président montra vis-à-vis de l'opposition une impartialité qui déplut à Rouher. Sur son refus de rappeler à l'ordre Adolphe Thiers, la majorité souleva un tumulte et Walewski donna sa démission de député (avril 1867). Il entra au Sénat. Il parut renoncer à la politique active et alla faire un voyage en Allemagne. Il mourut le 27 septembre 1868 d'une apoplexie à Strasbourg. L'État accorda à sa veuve, petite-fille du prince Poniatowski une pension de 20 000 francs. Walewski avait reconnu le fils qu'il avait eu de Mlle Rachel. Il repose dans la 66e division du cimetière du Père-Lachaise.

Mélanie de POURTALES

1836-1914

Une grande dame, patriote et européenne



Mélanie Renouard de Bussière, issue d'une vieille famille alsacienne de banque (les Franck) naquit le 26 mars 1836. Elle épousa le comte Edmond de Pourtalès-Gorgier, fils du comte James-Alexandre de Pourtalès (1776-1855), célèbre collectionneur, d'une famille de financiers suisses originaires de Neuchâtel. Présentée à l'Empereur Napoléon III elle devint familière de la cour et constitua alors l'un des principaux ornements de la cour de l'empereur et de l'impératrice Eugénie. Elle refusa toutefois la place de dame d'honneur que lui proposait l'impératrice pour mieux se consacrer à l'éducation de ses cinq enfants (Jacques, né en 1858, Paul, 1859 - 1933 qui sera Président de la Fédération protestante de France, Hubert, né en 1863, Elisabeth, baronne de Berckheim, née en 1867 et Agnès 1870 - 1930, marquise Loÿs de Chandieu).



« La comtesse Edmond de Pourtalès, d'une durable beauté, une des femmes les plus brillantes de son temps, régnait véritablement sur Paris. Son intimité avec la princesse de Metternich reste légendaire. Le nom de Mélanie évoquait pour tous la poudre de riz, l'élégance et le parfum de la violette. Les fantaisies de sa vie dégageaient une atmosphère d'affection qui s'ajoutait à l'admiration qu'elle inspirait. Les rois et les empereurs, les milliardaires et les hommes d'État, les artistes et les savants, formaient autour d'elle un cénacle où l'on se taisait pour l'entendre raconter avec esprit d'aimables histoires. ». Nombreux furent ses zélateurs : le vicomte de Vaufreland, Édouard Detaille, le comte Hallez-Claparède, M. Schlumberger, le marquis de Nédonchel, le comte du Lau et le comte Louis de Turenne qui faisait sa cour à la "comtesse Mélanie" et fut, en tout bien tout honneur... son chevalier servant. » (André de Fouquières)

À Paris, les Pourtalès héritent d'un hôtel particulier de style Renaissance au 7 rue Tronchet. Les prestigieuses collections qu'il renfermait furent dispersées en vente publique, selon le vœu de leur propriétaire, en 1865. Repliée avec son mari dans leur domicile parisien de la rue Tronchet, après l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne, en 1871, elle n'hésita pas à se rendre auprès de Napoléon et d'Eugénie, exilés à Camden



Place, Angleterre.____Pendant cette période Mélanie conservera des liens étroits avec Stéphanie von Wedel, femme du Statthalter alors en place à Strasbourg.

Seule propriétaire du château de Pourtalès à Strasbourg-Robertsau, après le décès de son père, Alfred Renouard de Bussière, en 1887, elle y reçut beaucoup et le fit très profondément transformer par l'architecte Breffendille : avec adjonction d'un nouveau corps de bâtiment de style Louis XV accolé à l'aile droite du château, création de vastes dépendances. Le parc à l'anglaise fut le théâtre de plusieurs représentations dont celle des *Folies amoureuses* de Jean-François Regnard en 1911. Au château de Pourtalès se retrouvaient des noms illustres venus de toute l'Europe : le roi Louis II de Bavière, l'empereur Guillaume II, le roi et la reine de Belgique, le prince de Galles, le prince Napoléon, le prince Richard von Metternich, Franz Liszt, Albert Schweitzer ou Léon Bakst.

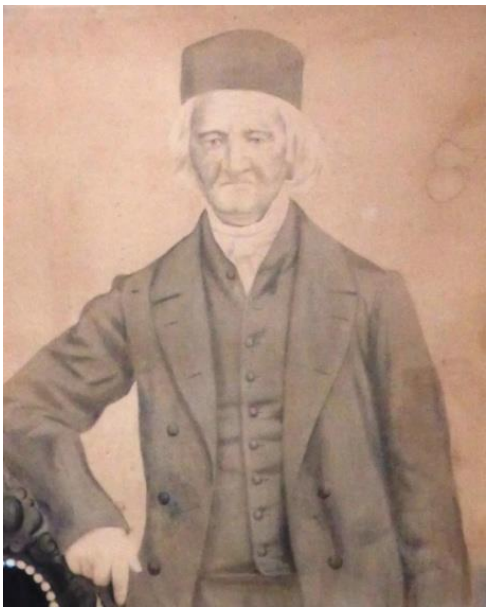
La comtesse mourut en 1914 et est enterrée au cimetière Saint-Louis de la Robertsau (Strasbourg).

Karl Friedrich Riff, père
Charles Frédéric Riff, fils

(1790/1864 et 1824/1883)

Un humanisme chrétien

Ces deux pasteurs luthériens ont servi la paroisse protestante de la Robertsau près de 67 ans, de 1817 à 1864 pour l'un et de 1865 à 1883 pour l'autre, le fils reprenant le poste du père après le décès de ce dernier. Tous deux sont morts au cours de l'exercice de leur ministère.



Karl Friedrich Riff, père (6 avril 1790-22 décembre1864) . Nous ne savons rien de son enfance, sinon qu'elle se déroula en Alsace au cours des années de la révolution et sous la terreur.

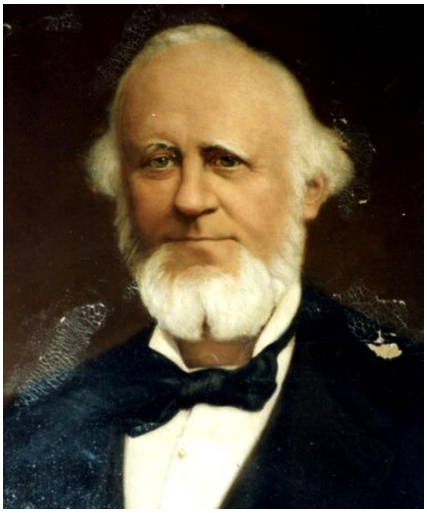
Il fut nommé pasteur à la Robertsau en 1817 et épousa Louise Hollaender, fille du pasteur de Geudertheim dont il aura sept enfants, dont Charles Frédéric, le 29.04.1824. De conviction libérale modérée, il mania la plume avec art. C'est lui qui bénira le mariage de Mélanie de Bussière avec le Comte Edmond de Pourtalès le 30 juin 1857 et, l'année suivante, le baptême de leur fils aîné Jacques dans l'ancienne église de la Robertsau qui servait encore aux cultes protestant et catholique sous le ***régime du simultaneum*** (partage d'un même espace liturgique entre catholiques et protestants d'une même commune).

Vu l'état de l'édifice et l'accroissement de la population, la construction d'une église pour chacune des communautés fut décidée par le Conseil Municipal en 1854. L'église protestante s'élèvera sur l'emplacement de l'ancienne église. Le pasteur Riff accompagnera le chantier de 1861 à 1864 malgré ses regrets de devoir assister à la démolition de l'ancienne église qui lui avait été si chère : « elle, qui 522 années durant, avait hébergé et béni la communauté dimanche ou jour de fête et en maintes autres occasions ! » et dont il avait commémoré le 500ème anniversaire en 1839.

Le dimanche 27 octobre 1861, on y célèbrera les derniers cultes avec une profonde émotion : Frédéric Riff, père, procédera à la pose de la première pierre de l'église actuelle le 14 septembre 1862 et à l'inauguration le 10 juillet 1864.

Le 22 décembre de la même année, à la veille de Noël il décède brusquement après 47 années de service à la paroisse de la Robertsau, à l'âge de 74 ans.

Charles Frédéric Riff (1824-1883)



Son fils, Charles Frédéric, lui succèda à la demande des paroissiens de la Robertsau qui l'avaient vu grandir au presbytère et assisté à son ordination au ministère pastoral dans leur église le 4 juillet 1852 par son père.

En effet, Frédéric Riff, avait terminé ses études de théologie peu avant la révolution de 1848. Epris des idées libérales sans être d'un caractère révolutionnaire, il accepta la charge « de l'enseignement de la littérature allemande dans les classes de rhétorique et de philosophie du Gymnase et cela au moment où « les effervescences de 1848 rendaient un pareil début doublement difficile », notera R.Reuss dans sa nécrologie de 1883.

L'année suivante, un séjour à Paris en tant qu'étudiant en philologie, puis en Touraine, en tant que précepteur de maison, lui donneront l'occasion d'une mise à l'épreuve de ses convictions et de sa vocation. Revenu en Alsace, il embrassera le ministère pastoral avec ferveur tout en devenant l'un des principaux défenseurs du courant de la théologie libérale. De caractère conciliant, de nature souriante et habité par un humanisme profond, Frédéric Riff, fils, forcera le respect de tous, et aussi des plus farouches défenseurs de l'orthodoxie luthérienne. Il n'est pas étonnant, de ce fait, qu'il ait été l'homme de consensus, garant de l'union, élu président dans de nombreuses instances de l'église, à une époque où les idées s'affrontaient parfois violemment.



Nommé pasteur à Breuschwickersheim en 1852, il épousa Marie Boeckel en 1856 dont il eut deux filles et un fils. En 1861 il fut élu président du Consistoire d'Ittenheim. Nommé pasteur de la Robertsau en 1865 il devint membre fondateur de l'association protestante libérale d'Alsace et de Lorraine. Il fut élu président du Consistoire de St. Guillaume en 1872 et président de la Conférence Pastorale en 1874. A la création de l'Inspection de St. Guillaume il en devint l'Inspecteur ecclésiastique en 1877 et par là même membre du Consistoire Supérieur.

Artiste maniant le pinceau (voir photo N° 3) et la plume avec habilité, il fut l'auteur de nombreuses nouvelles de style édifiant à caractère religieux ou moral, devenant ainsi l'un des conteurs populaires les plus estimés de son temps. Conciliant en sa personne le goût des sciences et une piété du cœur, la rigueur de l'esprit et la vivacité

du sentiment, il fut un interlocuteur privilégié pour l'étranger qui venait frapper à sa porte pour s'enquérir de l'état des affaires religieuses dans la région. Chacun des nombreux visiteurs du presbytère de la Robertsau en repartira avec, en cadeau, un galet du Rhin, peint de la main du pasteur et portant une citation biblique ou une sentence morale.

Parmi les événements marquants durant son ministère à la Robertsau, notons :



Noces d'or des époux de Bussière, parvis de l'église

L'évacuation de la Robertsau par les troupes allemandes le 14 août 1870 :

Le pasteur Riff envoya son épouse et ses enfants chez un ami à la campagne, lui-même décida de rester sur place. C'est après l'incendie de la ville sous les bombes allemandes qu'il note dans son journal : *25 août : « Le matin, nous trouvons dans le jardin [du presbytère] des vestiges de livres brûlés ; je reconnais à l'examen de certains de ces débris qu'ils proviennent de la Bibliothèque de la Ville, qui doit avoir flambé ! Journée tranquille, mais nuit terrible. Nous cherchons avec nos voisins un abri derrière l'église, dans le calorifère. Le 29 août : je suis obligé de guider un lieutenant sur le clocher et je découvre, ô stupeur, les ruines du Temple- Neuf et la croix de la cathédrale penchée ! »*

Lothar VON SEEBACH

1853-1930

Le peintre du vieux Strasbourg



Le baron Lothar von SEEBACH, peintre, dessinateur, aquarelliste, graveur, est né le 26 mars 1853 au manoir familial à Fessenbach (près d'Offenburg) dans l'Ortenau. Il passa sa jeunesse à Mannheim, où son père fut affecté en tant qu'officier de carrière à la garnison du Grand Duché de Bade. La famille fréquenta la cour de la grande-duchesse Stéphanie de BEAUHARNAIS, cousine des beaux enfants de Napoléon Ier et fille adoptive de l'Empereur.

Après avoir passé son baccalauréat à Rastatt, de 1872 à 1875, il suivit les cours de l'Académie des Beaux-Arts à Karlsruhe. En classe de maîtrise, il fut élève de Ferdinand KELLER, coloriste et peintre d'histoire de grand renom. Ce dernier admira

l'immense talent du jeune SEEBACH et son sens de l'observation précoce.

En 1875, il rejoignit Strasbourg et établit son atelier dans la tour du 9 place de l'Hôpital à Strasbourg pour y fonder sa propre école de peinture. Il forma Lucien BLUMER, Auguste CAMMISSAR, Henri LOUX, Paul SPINDLER, Henri SOLVEEN.



Durant un demi-siècle, l'Atelier de la Tour fut le lieu de rencontre des artistes et des amateurs d'art de la région. Célibataire, Lothar von SEEBACH, mèna une vie très simple, peu attiré par les délices gastronomiques, il se sentait à l'aise au milieu des artisans de la Krutenau. Il fut respecté, même vénéré par les gens du quartier dont il soutenait les plus miséreux. Il refusa une chaire aux Académies des Beaux-arts de Karlsruhe et de Strasbourg, car il tenait farouchement à son indépendance.



À la fin de la Première Guerre mondiale, il obtint sans problème la nationalité française. En 1921, il quitta l'Alsace, blessé par des atteintes personnelles de certains collègues. Il ira au Lac de Constance, puis à Francfort-sur-le-Main où il habita chez une ancienne cantatrice de l'Opéra de Strasbourg pour revenir enfin à Fessenbach.



Le Docteur JAEGER, son ami de Strasbourg, l'incita à revenir au pays où ses ancêtres de la branche alsacienne s'étaient établis depuis le Moyen-âge. Le château Renaissance à Osthoffen, érigé par les barons von SEEBACH, témoigne encore aujourd'hui de leur puissance d'antan.

Lothar von SEEBACH maîtrisa à la perfection toutes les techniques de peinture et les sujets les plus variés: scènes

mythologiques, peinture de genre, natures mortes, paysages, portraits de caractère, nus. Ses bouquets de fleurs, des chefs-d'œuvre délicats et hauts en couleur, font sa renommée.
On l'appelait le « *Strossburjer Mohler* », le peintre du Vieux Strasbourg. Innombrables sont les vues de la ville, les études en plein air, du Rhin et de ses affluents. Il a su peindre l'animation des rues, le travail des artisans et l'ambiance authentique de leurs ateliers. Il a laissé aux générations futures une documentation exhaustive de la vie d'une capitale au tournant du siècle dernier.
Lothar von SEEBACH fut à l'origine du courant impressionniste dans la région. Vers 1900, il s'orienta vers l'Art Nouveau comme en témoignent ses portraits et ses nus de cette époque. Vers la fin de sa vie, il se rapprocha de la Nouvelle Objectivité. Précurseur de la peinture moderne, il donna une impulsion certaine à la « colonie d'artistes » du cercle de Saint-Léonard, autour de Charles SPINDLER.
Il décèda à l'Hôpital Civil de Strasbourg le 23 septembre 1930.

Le capitaine Jean Joseph FIEGENSCHUH

1869-1909

Honneur et fidélité

Jean Joseph Fiegenschuh est né français le 19 septembre 1869 au n° 15 quartier Blanc à la Robertsau de Strasbourg, fils de Martin, ouvrier tanneur et de Marie Elbert, son épouse.
Sa famille fut résolument attachée à sa nationalité française. Joseph devra très tôt travailler pour soutenir la famille très pauvre. Il rejoindra Verdun en Lorraine restée française et, le 18 mars 1887, il signa un contrat d'engagé volontaire pour cinq ans dans la Légion Etrangère, au 2ème Régiment Etranger de mars 1887 à septembre 1894. Il fut nommé caporal en septembre 1889, puis sergent en 1892.



Naturalisé "*français*" par décret présidentiel du 8 mai 1893, il fut admis comme "*élève officier*" à l'école militaire de l'infanterie de Saint-Maixent en avril 1894.
Servant successivement au le 3ème puis au 7ème Régiment d'Infanterie Coloniale, il connut une carrière classique en Cochinchine où il sera fait chevalier du Dragon d'Annam., puis à Rochefort où il prit les fonctions d'adjoint au capitaine-trésorier.
En mai 1896, il partit pour la Grande Ile (Madagascar) où il implanta et organisa le poste de la Montagne des Français, qui domine la baie de Diégo.



Nommé capitaine le 9 novembre 1903, il est fait chevalier de l'ordre national de la Légion d'Honneur le 19 décembre suivant.

Il sut, par sa manière d'agir avec doigté attirer la sympathie de la population locale de Madagascar qu'il quitta en décembre 1905 pour la Manche, au 1er Régiment d'Infanterie Coloniale où il prit le commandement d'une compagnie.

En août 1908, il fut affecté au Bataillon Mixte du Tchad et prit le commandement du cercle de Fitri et de la 1ère Compagnie. Le poste était difficile en raison de la situation qui prévalait dans la région car il servait d'avant-poste pour intervenir dans le Ouaddaï.

La France chercha à stabiliser et à pacifier le Tchad. Les quelques unités militaires françaises engagées payaient un lourd tribu en vies humaines face aux forces adverses qui s'opposaient à elles.

Dans la partie Nord-Est, le Ouaddaï et le Darfour voisin étaient dominés par une oligarchie qui exploitait la population inorganisée. C'était un vaste marché d'esclaves qui drainait le trafic vers l'Est.

La France conclut un accord de protectorat avec le sultan Acyl. Le sultan Mohamed Saleh dit Doudmoura (le lion terrible) récusa le protectorat

A Fitri, le Capitaine Fiegenschuh se distingua dès sa prise de fonctions par son entrain, prenant des initiatives intelligentes "*avec un grand esprit de décision et de discipline*". Fin avril 1909, il apprit que Doudmoura rassemblait une force importante à l'Est de son cercle. Il décida aussitôt de partir avec toutes les troupes mobiles dont il disposait pour aller à Am Adjer, au-devant des troupes de Doudmoura qu'il comptait refouler vers l'Est. Sa colonne comptait 210 tirailleurs, 2 canons de montagne de 80mm et 300 partisans du sultan Acyl. Il savait que Doudmoura disposait de 4.500 hommes pour la plupart montés, armés d'au moins 1700 fusils à tir rapide, bien pourvus en munitions. L'adversaire s'était esquivé pour regrouper ses forces sur le mont Nery à Tandja, avant de se diriger vers Bororit à deux étapes d'Am Hadjer, sur la route d'Abéché, pour barrer la route de sa colonne.

Confiant dans les hommes qu'il commandait et dans sa bonne étoile, Fiegenschuh décida d'exploiter l'occasion qui se présentait pour affronter Doudmoura avec, très certainement, la secrète intention de s'emparer d'Abéché, lieu de résidence de Doudmoura. Il ne pouvait cependant attendre du secours.

Après deux légers contacts à Borborit le 30 mai, et à Am Kenta, le 31, le combat s'engagea avec les guerriers de Doudmoura au passage de l'oued Chank, à 25 km

d'Abéché. Au cours du combat, le Capitaine Fiegenschuh fut grièvement blessé par une balle qui lui traversa la gorge. Il dut remettre le commandement à son adjoint le Lieutenant Bourreau.



L'ennemi fuyant, la victoire étant acquise. Il décida de s'emparer d'Abéché. Le 2 juin, à 1 h 30, la colonne arriva à 2.500m de la capitale. Doudmoura et ses guerriers prirent la fuite et à 3 h 30, le drapeau français flottait sur le palais du sultan tandis que l'un de ses lieutenants, le djerma Nasser se rendait, avec 1.000 de ses hommes armés de fusils, au sultan Acyl qui était entré dans la ville avec la colonne.

L'annonce de la prise d'Abéché eut un grand retentissement en Afrique et en Europe où elle fut qualifiée "d'évènement d'une importance considérable" et même favorablement commentée au Soudan anglo-égyptien. Elle permit d'accélérer la pacification du Tchad et de renforcer son organisation tout en faisant l'économie d'une lourde expédition.

Le vainqueur d'Abéché se remit assez rapidement sur place de sa blessure et le Gouvernement lui donna le titre de Résident de France.

Les soumissions furent nombreuses, et le drapeau français flottait sur la plupart des agglomérations du Ouaddaï.

Au Dar Massalit, le sultan Tadjeddine restait très réservé. Il s'appuyait sur l'hostilité que manifestait le sultan Ali Dinar au Darfour. Afin de bien délimiter les frontières, fin décembre 1900, Fiegenschuh organisa une reconnaissance. Il disposait de 32 tirailleurs de la section montée, de 79 fantassins, de 39 auxiliaires, de 2 aguids et de 100 partisans armés qui devaient les rejoindre à Bir Touil. Cette mission ne devait être qu'une reconnaissance pacifique.

La colonne quitta Abéché le 27 décembre 1909 et pénétra le 30 dans le Massalit. Le 3 janvier, il apprit que Tadjeddine et ses guerriers venaient de s'établir dans l'oued Kadja. Le 4, des envoyés lui annoncèrent que le sultan préparait son arrivée et son campement.

L'oued Kadja est large et peu encaissé. Il est bordé d'arbres et de buissons rabougris mais touffus. La colonne s'engagea avec prudence dans l'oued Kadja le 4 janvier. Vers 8 h, le campement de Tadjeddine fut en vue, mais Fiegenschuh apprit qu'il était encerclé par de nombreux guerriers camouflés dans les broussailles, encerclant peu à peu la colonne. Le capitaine envoya son adjoint entrer en contact avec le sultan pour l'inciter à venir le saluer. Au retour de ce dernier les guerriers de Tadjeddine surgirent de toutes parts et les cavaliers se mirent à charger. En quelques instants ce

fut devenu une mêlée effroyable; surpris, les tirailleurs ne pouvaient que très difficilement utiliser leurs armes. Le Capitaine et le Lieutenant Delacommune furent tués de nombreux coups de sagaie dans la poitrine et l'abdomen puis tomba le Sergent Bérenger ; le Lieutenant Vasseur eut la tête tranchée d'un coup de sabre.
Seuls le Caporal Mandy Sidibé et 11 rescapés dont plusieurs furent blessés, arrivèrent à battre en retraite et à rejoindre Abéché le 9.
Ce n'est que le 25 janvier 1911 qu'une colonne commandée par le Colonel Largeau écrasa les troupes de Doudmoura et du sultan Andoka, successeur de Tadjeddine, tué au combat à Doroté, le 9 novembre 1910. De retour à Abéché le 2 mars 1911, le colonel rapporta les restes mortels des cadres français tués dans les combats de l'oued Kadja et de Doroté notamment ceux du Capitaine Fiegenschuh, afin de les faire rapatrier.
Ses parents ne connurent la nouvelle de sa mort qu'en février 1910, lors d'une visite du consul français à Mannheim.
Le poste d'Abéché reçut le nom de "*Fort Fiegenschuh*", peu après le guet-apens de l'oued Kadja.

Charles de FOUCAULD

1858-1916

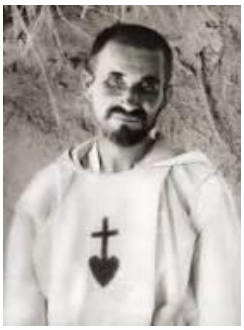
Au service des pauvres et des déshérités.

Charles Eugène de Foucauld de Pontbriand, né le 15 septembre 1858 à Strasbourg (France) et mort le 1er décembre 1916 dans le Sahara algérien, était un officier de l'armée Française devenu explorateur et géographe, puis religieux catholique, ermite et linguiste. Il a été béatifié le 13 novembre 2005 par le pape Benoît XVI. Il est célébré le 1er décembre.

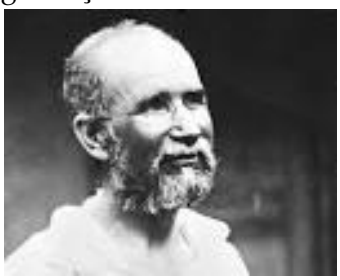




Orphelin à l'âge de six ans, Charles de Foucauld fut élevé par son grand-père maternel, le colonel Beaudet de Morlet. Il intègra l'école spéciale militaire de Saint-Cyr, fit carrière dans l'armée tout en menant une vie dissolue grâce à l'héritage perçu à la mort de son grand-père. À 23 ans, il décida de démissionner de l'armée afin d'explorer le Maroc en se faisant passer pour un juif. La qualité de ses travaux lui vallut la médaille d'or de la Société de géographie et une grande renommée à la suite de la publication de son livre *Reconnaissance au Maroc* (1888).
De retour en France et après diverses rencontres, il retrouva la Foi chrétienne et devint religieux chez les trappistes le16 janvier 1890. Puis, il partit pour la Syrie, toujours chez les trappistes. Sa quête d'un idéal encore plus radical de pauvreté, d'abnégation et de pénitence le poussa à quitter la Trappe afin de devenir ermite en 1901. Il vécut alors en Palestine, écrivant ses méditations qui seront le cœur de sa



spiritualité incluant la Prière d'abandon.
Ordonné prêtre à Viviers en 1901[1], il décida de s'installer dans le Sahara algérien à Béni-Abbès. Il ambitionna de fonder une nouvelle congrégation, mais personne ne le rejoignit. Il vécut avec les Berbères, adoptant une nouvelle approche apostolique, prêchant non pas par les sermons, mais par son exemple. Afin de mieux connaître les Touaregs, il étudia pendant plus de 12 ans leur culture, publiant sous un pseudonyme le premier dictionnaire touareg-français. Les travaux de Charles de Foucauld sont une référence pour la connaissance de la culture touarègue.



Le 1er décembre 1916, Charles de Foucauld fut assassiné à la porte de son ermitage. Il fut très vite considéré comme un martyr et fit l'objet d'une véritable vénération appuyée par le succès de la biographie de René Bazin (1921) qui devint un *best-seller*. De nouvelles congrégations religieuses, familles spirituelles et un renouveau de l'érémitisme s'inspirent des écrits et de la vie de Charles de Foucauld.
Son procès en béatification commença dès 1927. Interrompu durant la guerre d'Algérie, il reprit ultérieurement et Charles de Foucauld fut déclaré vénérable le 24 avril 2001 par Jean-Paul II, puis bienheureux le 13 novembre 2005 par Benoît XVI.

Ernst STADLER

1883-1914

Un poète robertsauvien et allemand amoureux de la France

Ernst Stadler est né à Colmar le 11 août 1883, dans l'Alsace alors annexée par le Reichwilhelmien.
Ce poète alsacien de nationalité et de langue allemandes a suivi ses études de lettres romanes et germaniques à Strasbourg et Munich, puis deux années à Oxford où il reçut en 1906 la bourse Rhodes pour ses études au Magdalen Collège[1]. Il possédait donc une véritable culture européenne



En 1906, Stadler présenta une thèse de doctorat sur les manuscrits du Parzifal de Wolfram von Eschenbach, poète épique allemand du Moyen-Age. Deux ans plus tard, il obtint son habilitation, à l'université de Strasbourg toujours, sur les traductions de Shakespeare par Wieland au XVIIIe siècle.
Sa première poésie a été influencée par Stefan George et Charles Péguy, mais dès 1911, il commença à développer un style différent, inspiré notamment des amples versets de Walt Whitman[2].
Son recueil de poèmes ***Der Aufbruch***, publié en 1914, est

considéré comme une des œuvres pionnières et majeures de l'expressionnisme. Sa traduction, « le départ » en allemand, signifie-t-il le départ pour la guerre ? Il ne l'avait pas prévue Rupture, éclatement serait une traduction moins contestable.
Il est l'auteur de textes critiques et de traductions en allemand de textes d'Honoré de Balzac, de Francis Jammes et de Charles Péguy.
Il fit partie de l'aventure du « Stürmer », la revue littéraire fondée par son ami Schickelé qui s'efforçait de promouvoir une « alsacianité de l'esprit » qui mettait en valeur, dans une perspective européenne, la vocation médiatrice de l'Alsace entre la France et l'Allemagne.
Ce n'est pas sur le front qu'il aurait dû être lorsqu'un obus le frappa, mais à l'université de Toronto au Canada, qui venait de lui offrir un poste de professeur associé en littérature. Il était amoureux de la littérature française.
Lui, l'Allemand, familier de Balzac, d'Henri Régnier, de Charles Péguy et de Francis Jammes, n'avait pas de haine au fond de son cœur. Dans son journal de guerre qu'on trouvera sur sa dépouille, il nota un soir d'août 1914, au moment où son régiment traverse la France, « ***Je salue la France avec le même ébranlement que jadis, quand il y a sept ans, je vis Paris pour la première fois. Je n'imagine pas pour autant que nous sommes en guerre. Je te salue douce terre de France*** ».
St. lieutenant de réserve au 80ème régiment d'artillerie de campagne, il fut frappé par un obus anglais lors de la bataille de Zandvoorde le 30 octobre 1914 proche de Ypres dans les premiers mois de la Première Guerre mondiale[2].
Ses obsèques se déroulèrent à l'église protestante de la Robertsau. Il repose au cimetière Saint-Louis-Robertsau, à Strasbourg.

Une légende.

Le 5 septembre 1914 à Villeroy, au premier jour de la bataille de la Marne mourut Charles Péguy qu'autrefois Stadler avait traduit. Dès 1915, se répandit une histoire aussi belle qu'étrange. Les deux se seraient fait face et se seraient reconnus d'une tranchée à l'autre. Ils se seraient envoyé quelques mots griffonnés à la hâte. Stadler aurait proposé d'échanger par écrit leurs impressions. A quoi Péguy, qui n'avait pas compris l'intention de son homologue allemand, aurait répondu « Mon ami, je ne vous comprends pas, mais je vous aime.» L'histoire fut racontée longtemps encore après la fin du conflit et reproduite à maintes reprises dans de très sérieuses revues littéraires. C'est une légende, bien entendu, mais que savons-nous du destin des poètes, que connaissons-nous de leur royaume ?

Victor STOEFFLER

1887-1947

Un esprit d'entreprise

Victor Stoeffler (1887-1947) fut un pionnier français de l'aviation. Il fut pilote d'essais Aviatik (1912-1913) et directeur d'usine Aviatik de Mulhouse, Freibourg, puis Leipzig. (1914-1918)



Il naquit le 9 juin 1887 à la Robertsau, fils de Charles STOEFFLER et Elise FOURNIER. Dans l'entreprise de serrurerie paternelle installée au n° 65 de la rue Saint-Fiacre à Strasbourg, Victor et son frère Ernest conçurent de nombreux projets et firent divers essais dans le domaine de la mécanique, dont celui d'un traîneau à moteur.

Déclaré majeur à la mort de son père en 1905 (il avait alors 18 ans), et par conséquent dispensé du service militaire, il s'intéressa de près à ce nouveau sport qu'était l'aviation. Au cours d'une semaine d'aviation en août 1910 à Berlin Johannisthal, il rencontra de nombreux pilotes.

A Mourmelon, il fit la connaissance de WIENCSZIERS et travailla comme monteur dans les ateliers de FARMAN, la plus grande école de pilotage française. Chaque constructeur d'avion y avait son école et ses hangars : Antoinette, Voisin, Farman, Blériot et Santos-Dumont. C'est sur un avion FARMAN qu'il fit son apprentissage.

Plus tard, il fit la connaissance de Franz SCHNEIDER (Collaborateur de NIEUPORT). Le 28 mars 1912, il passa avec succès son brevet de pilote d'avion biplan sous le N° 174 à Berlin Johannisthal (Fédération Internationale d'Aviation, qui existe toujours sous le même nom) et participa avec succès à de nombreux concours et meeting de l'époque. La première victoire officielle remportée par Victor et signalée dans la presse de l'époque fût, la semaine de l'aviation (Flugwoche Berlin-Johannisthal) du 24 au 31 mai 1912. Il obtint le 3e prix de 4872,77DM pour un temps total de vol de 6 h 59 min.

En 1912, il entra au service de la Société AVIATIK de Mulhouse comme pilote d'essais et y trouva un appareil très performant qui lui permettra de réaliser ses nombreux exploits. Plus tard, le 24 avril 1914, il épousa Jeanne Rapp, puis fut nommé



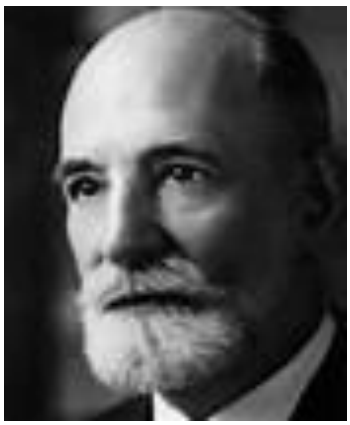
directeur de la Sté AVIATIK de Mulhouse. La guerre éclata le 1er août 1914 (date de la mobilisation en France)
Les Allemands exigèrent aussitôt le déménagement de l'usine en lieu sûr de l'autre côté du Rhin en Allemagne à Fribourg,.
Il ne volera plus jamais, ne souhaitant pas rencontrer dans les airs des pilotes européens qu'il avait connus dans les divers concours.
En 1915, l'usine de Fribourg fut à nouveau déménagée par les Allemands à Leipzig plus loin du front. La plupart des ouvriers Alsaciens de l'usine AVIATIK de Mulhouse furent obligés de suivre et ainsi évitèrent d'être enrôlés pour le front au cours de cette affreuse guerre.
Dès la fin de la guerre en 1918, il revint sur Strasbourg et fonda avec son frère Ernest une entreprise de Fonderie de métaux à SCHILTIGHEIM.
Au début de la guerre suivante en 1939, il se réfugia à Gérardmer (en zone libre). Il avait 52 ans.
En 1945, il rentra à nouveau en Alsace à Strasbourg-Robertsau. Il mourut 2 ans plus tard le 12 juillet 1947.
Victor Stoeffler a été l'un des parrains de la grande cloche de l'église Saint-Louis de la Robertsau.
Pendant de longues années, membre du conseil d'administration de le Caisse d'Epargne de Strasbourg, il fut nommé Président quelques mois avant sa mort.
Il fut recordman du monde de la plus grande distance parcourue en 24 heures : 2 160 km sur un Aviatik biplan à moteur Mercedes le 14 octobre 1913.
Il réalisa la première mondiale du vol de nuit de minuit à minuit.

René CASSIN

1887-1976

Un patriote prix nobel de la Paix en 1968

« Je tiens de ma patrie un coeur qui la déborde et plus je suis français plus je me sens humain »



René Cassin, naquit le 5 octobre 1887 à Bayonne. Il étudia le droit à Aix-en-Provence et à Paris. Licencié ès lettres en 1908, puis docteur des sciences juridiques, économiques et politiques, en 1914, il devint avocat au barreau de Paris. La même année, malgré de brillants résultats à l'école des officiers de réserve pendant son service militaire, c'est comme simple soldat qu'il est mobilisé.
En octobre 1914 au saillant de Saint-Mihiel, il fut grièvement blessé au ventre et aux jambes par une rafale de mitrailleuse et réformé (déclaré mutilé à 65 %, il portera toute sa vie une ceinture abdominale et sera cité à l'Ordre de l'Armée, Croix de guerre 1914-1918 avec palme).
Chargé de cours à partir de 1916 à la faculté de droit d'Aix et à Marseille, il fut reçu agrégé en 1920. Il fut professeur à l'Université de Lille jusqu'en 1929. Puis, c'est la Faculté de Droit de Paris, où il enseignera presque jusqu'à sa mort, en 1976, avec une seule interruption pendant la Seconde Guerre mondiale. Il enseigna également à l'Institut d'études politiques d'Aix-en-Provence. Il participera à la rédaction de la Déclaration universelle des droits de l'homme, dans l'amphithéâtre qui porte aujourd'hui son nom.



Parallèlement à son enseignement, il s'engagea dans les organismes nationaux et internationaux. Il fut le président fondateur de l'Union Fédérale des Anciens Combattants et Mutilés de Guerre (U.F.), la plus grande association des anciens combattants créée en 1917. Avec Adrien Tixier au Bureau international du travail, il fit avancer la réflexion sur le droit des anciens combattants (« droit à réparation » pour les victimes de guerre, carte de combattant) et créa à ce titre en 1926 le troisième office au sein de l'Office national des anciens combattants, sur les avancées médicales (prothèse).
Il fut aussi vice-président du Conseil supérieur des pupilles de la Nation, de 1922 à 1936, et représentant de la France à la Société des Nations de 1924 à 1938.

Le 24 juin 1940, René Cassin embarqua sur un navire britannique, l'*Ettrick*, à Saint-Jean-de-Luz et rejoignit Charles de Gaulle à Londres pour l'aider dans son appel à la poursuite de la guerre contre l'Allemagne nazie. En conséquence, il fut privé de sa nationalité française et condamné à mort par contumace par le régime de Vichy, le tribunal militaire de Clermont-Ferrand, juridiction d'exception, le condamnant pour trahison. Pour le général de Gaulle, il écrivit les statuts de la France libre, force de combat française libre au sein de l'armée britannique. Il négocia ces statuts avec Winston Churchill qui signa la Convention entre le général de Gaulle et le Royaume-Uni le 7 août 1940, reconnaissant la France libre comme seule organisation qualifiée pour représenter la France en guerre et assurant le financement britannique remboursable ultérieurement de l'état-major administratif de de Gaulle. Il fut aussi l'artisan de la déclaration de 1940, qui démontra l'inconstitutionnalité du régime pétainiste.
René Cassin fut le secrétaire permanent du Conseil de Défense de l'Empire jusqu'en 1941. De 1941 à 1943, il fut rétrogradé (de Gaulle lui reprochant son manque d'autorité et son soutien à Churchill face au général à propos du conflit du Liban) en commissaire national à la Justice et à l'Éducation dans le gouvernement de la France libre à Londres et en 1944, il fit partie des initiateurs du Comité français de la Libération Nationale à Alger et président de la commission juridique, dans laquelle il prépara les bases de la législation française d'après la Seconde Guerre mondiale : Ce comité juridique révisa tous les textes législatifs promulgués par les autorités entre 1940 et 1943 (textes de la France libre, du régime de Vichy, de François Darlan à Alger) et donna des avis juridiques sur tous les projets d'ordonnance soumis au Comité français de la Libération nationale.

De 1943 à 1945, représentant la France à la Conférence permanente des ministres de l'Éducation alliés, il fit partie des fondateurs de l'UNESCO, Léon Blum l'envoyant comme délégué auprès de la conférence des 43 pays qui décidèrent la création de cette organisation.
Après la guerre, René Cassin fut détaché au poste de vice-président du Conseil d'État (président honoraire à partir de 1961), qu'il n'accepta de présider qu'une fois épuré, de 1944 à 1960. En parallèle, il fut également président du Conseil d'Administration de l'École Nationale d'Administration de 1946 à 1960. De 1943 à sa mort en 1976, bien qu'agnostique, il fut aussi président de l'Alliance israélite universelle. Il fut également le fondateur de l'Institut libre d'étude des relations internationales (ILERI) à Paris en 1948, institut d'enseignement supérieur privé spécialisé dans l'étude des relations internationales et de la diplomatie, et président de la Commission consultative pour la codification du droit international et la définition des droits et devoirs des États et des droits de l'Homme, qui deviendra par la suite la commission nationale consultative des droits de l'homme.

De 1946 à 1958, il fut aussi représentant de la France aux Nations Unies. Membre de la Commission des droits de l'homme des Nations unies, il fut un des auteurs de la Déclaration Universelle des droits de l'homme.
En 1947, René Cassin est élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques. En 1954, il fut nommé président de l'Institut d'étude des relations internationales de Paris, qu'il diriga pendant près de 20 ans.
Président du Conseil Constitutionnel provisoire en 1958, il proclama officiellement l'élection du général de Gaulle à la Présidence de la République. Il en sera membre de 1960 à 1971.
De 1959 à 1965, il devint vice-président de la Cour Européenne des Droits de l'homme, puis de 1965 à 1968, il en est le président.

Il fut délégué de la France au Conseil de l'Europe chargé d'activer les fonctions juridique du Conseil notamment grâce à la Convention européenne des droits de l'homme le 4 novembre 1950. Il a permis une harmonisation des législations européennes dans le domaine de l'extradition de prisonniers. Il fut à la base de signatures de conventions culturelles pour la protection des langues régionales, des minorités, des brevets, la télévision sans frontière (eurovision)… Il a œuvré pour l'abolition de la torture et de l'esclavage.

René Cassin reçut en 1968 le prix Nobel de la paix pour son travail sur la Déclaration des droits de l'homme 20 ans auparavant, pour son engagement dans sa diffusion et dans sa mise en œuvre, et pour son activité de président de la Cour européenne des droits de l'homme. En 1969, il utilise l'argent du prix Nobel dans la fondation de l'Institut international des droits de l'homme (IIDH).



Le 5 octobre 1987, 11 ans après sa mort et centième anniversaire de sa naissance, sa dépouille a été transférée au Panthéon à Paris.

René KUDER

1882-1962

Un peintre au service de son pays et de sa foi.



Né à Villé le 23 novembre 1882 d'Aloyse Kuder et de Stéphanie Disch. Il était fasciné par son père, tourneur sur bois et vigneron, féru d'histoire, qui lui transmit les valeurs familiales de liberté, probité et amour de la Patrie.
Son instituteur, monsieur Bittinger, décela les dons du petit écolier et il sut encourager l'enfant dans la voie de la peinture.
La scolarité achevée, René apprit pendant plus de trois ans le métier de tourneur et consacra ses loisirs à la lecture et à la peinture.
A 18 ans, il partit pour Strasbourg, pour la Kunstgewerbeschule.
En 1905, il obtint le prix de la ville de Strasbourg pour sa composition « *La Géante du Nideck* ». Il étudia à l'Académie des beaux-arts de Munich, un des centres de la vie artistique en Europe. Son mérite fut d'avoir fait de l'aquarelle un genre capable de rivaliser avec les autres techniques.


LES LAVEUSES.

En 1908, l'Académie de Munich lui accorda la plus haute distinction « La Grande médaille d'argent ».
L'année suivante, il fit la connaissance d'une jeune bavaroise, Mathilde Vollmair, qui deviendra sa femme. En 1910 naquit Stéphanie, puis, en 1911, le couple vint s'installer à Villé, puis en 1912 à Paris.
Il revint à Villé et fut récompensé à Berlin par le second prix de la Woche, pour ses « *Laveuses* », exécuté à Villé, au lavoir dit « *Unter'em Schopff* ».
En 1913 il obtint sa première commande : les vitraux de l'Église de Maisonsgoutte.
Puis ce fut la guerre. René Kuder fut envoyé en Prusse-Orientale, dans un bataillon de suspects, avec interdiction de remettre les pieds en Alsace. Le prince de Saxe lui permit cependant d'achever à Munich un tableau : *La Multiplication des pains* .
Vers la fin de la guerre, grâce à la complicité d'un major, commandant du camp, il put peindre dans une chambre en ville. Son sujet : la guerre, dans ce qu'elle a de tristement quotidien.
Grâce au prince de Saxe, une exposition lui fut consacrée à Munich en février 1916. Les journaux allemands de l'époque saluèrent en Kuder « le virtuose de la technique picturale », « l'un des meilleurs peintres de la jeune génération ».
À la fin de la guerre, l'artiste vécut clandestinement à Colmar. À l'annonce de l'armistice, il *rentra enfin à Villé.* Malheureusement, connu en Allemagne, il était totalement inconnu en France. Tout était donc à recommencer.
Dès 1922, son tableau « Le Rémouleur » fut primé.

En 1919, naquit une seconde fille, Marie-France. En Alsace, son nom s'imposait de plus en plus. Puis il s'attaqua aux travaux d'église : vitraux, peintures murales, plafonds... Ce furent des années heureuses qu'il consacra à l'étude de sa vallée, de sa terre, de son ciel, de ses hommes. Au-delà du mouvement, René Kuder sentait l'être, sa colère, sa piété, sa fatigue ou son indifférence.

Certains travaux constituaient de véritables exercices d'acrobatie et de technique picturale.



En 1933, René Kuder quitta Villé pour s'installer au 4 avenue de la Forêt-Noire à Strasbourg.

Septembre 1939, après la déclaration de guerre, René Kuder se replia d'abord à Villé, puis à Paris pour rejoindre finalement ses filles qui avaient suivi l'Université de Strasbourg repliée, juste à Clermont-Ferrand. René Kuder put désormais consacrer tout son temps à sa peinture favorite : l'aquarelle. La lumière d'Auvergne, ses magnifiques ciels, furent pour lui une véritable découverte.

En 1941, il peignit à l'invitation du Général de Lattre de Tassigny, les panneaux muraux de l'École des cadres d'Opme, au pied du plateau de Gergovie. L'année suivante, il fut invité par le général de Bellefons à réaliser plusieurs fresques à l'École de cavalerie de Saumur repliée à Tarbes. Après l'arrestation et la déportation de sa fille aînée, il vécut de longs mois durant au hasard de refuges accueillants.



De tout temps, René Kuder a été amoureux de Paris et c'est au cours de ses évasions parisiennes que René Kuder peignit les ponts de Paris.

Retour en Alsace. À la fin de l'été 1945, René Kuder rentra en Alsace, et en 1946, il revint à Strasbourg. À 71 ans, il réalisait en la basilique Sacré-Cœur de Lutterbach la plus grande de ses fresques dont l'accès nécessitait, vu ses dimensions, la pose de six niveaux superposés pour l'échafaudage.

Désormais, ses sujets ont nom : Strasbourg : places, ponts, rues, berges de l'Ill. René Kuder réalisa des affiches publicitaires, entre autres pour la Foire de Strasbourg. Il passa ses derniers automnes à Villé, avec sa femme. En dépit de l'âge, il avait gardé sa vivacité. Excellent marcheur, il lui arrivait encore de parcourir 20 km dans la journée.

Mais, en 1961, il perd sa femme ; il exhala sa peine en peignant des fleurs, des natures mortes.

René Kuder est mort à Strasbourg, le 23 septembre 1962, au retour d'un voyage en Bavière, après quelques semaines passées à Villé, foudroyé par une congestion cérébrale. Il repose aux côtés de sa femme dans le cimetière de Villé.

Joseph HUSS

1914-2005

Courage et patriotisme



Né en 1914 ; Joseph HUSS vécut avec sa femme, Elise, née PFIRSCH, et ses enfants au 3 rue Kempf à la Robertsau où il est décédé le 10 août 2005, à l'âge de 91 ans.
Avant la seconde guerre mondiale, il effectua son Service Militaire Français à Sathonay dans la région lyonnaise puis se réfugia avec sa femme à l'Eguille sur Seudre en Charente Maritime jusqu'au 10/08/1940, date où il reçut du gouvernement français l'autorisation de rentrer en Alsace occupée, comme presque tous les Alsaciens, le général Pétain n'ayant rien fait pour sauver l'Alsace de l'annexion allemande.
Il travailla alors à la Compagnie d'Assurances « Deutscher Ring », rue du 22 novembre à Strasbourg.
Avec des amis de la Robertsau, Louis VIDONI, ROSSDEUTC,GIER etc…ils forma rapidement un groupe de passeurs qui se réunssait chez l'oncle de Joseph HUSS, Huber GIER, 65 rue de la Carpe Haute (Robertsau). Ils étaient soutenus par l'entreprise de Reichspost Alsacienne pour conduire les personnes civiles et autres victimes de la guerre vers des relais situés à Wangenbourg et Schneeberg tenus par M. MASSE et BURGER. Beaucoup de juifs désertant l'Allemagne en traversant le Rhin en barques, furent pris en charge par nos valeureux passeurs, qui furent malheureusement dénoncés par des compatriotes. Joseph HUSS, arrêté le 22 janvier 1942, fut interné politique à la prison rue du fil à Strasbourg.
Son épouse et leurs deux enfants n'eurent pas le droit de le voir.
Le 31 janvier 1942 il fut transféré à Schirmeck-Natzwiller, jusqu'au 10 juillet 1942 pour travailler dans une carrière dans des conditions particulièrement pénibles.
Arrivé au bout de sa peine, il retrouva son foyer à la Robertsau pour repartir comme « enrôlé de force » dans la Wermacht, grâce au Gauleiter Wagner qui décida l'incorporation de tous les Alsaciens. C'est alors Nuremberg puis le front de l'Est.
Pragues puis la Pologne, tout le front de l'Est pour terminer la guerre dans un camp soviétique.
Il ne revit sa chère Robertsau que le 3 juillet 1945 et retrouva sa petite famille.
En 1947 il adhéra au parti du général De Gaulle, et devint membre des compagnons du rassemblement, (membre de la résistance Est), avec le N° 69867.
Son fils Richard HUSS est porte drapeau du Souvenir Français de Kilstett où il œuvre pour conserver la mémoire des glorieux résistants et « morts pour la France » sur les différents « Champs de Batailles »

ALFRED THIMMESCH

1901-1944

UN PATRIOTTE « JUSTE PARMI LES NATIONS «

Né en 1901 à Metz, Alfred Thimmesch* est entré dans la police en 1923 à Strasbourg Au début de la guerre, comme d'autres Alsaciens Lorrains qui refusaient le risque de se retrouver nazifiés, il préfèra quitter sa région natale. Alfred Thimmesch fut muté à Périgueux, puis à Voiron (Isère). En mars 1942, il y exerca les fonctions de secrétaire de police. Marié et père de 4 enfants, dont l'aînée, décédée dans son jeune âge, il entra dans l'armée secrète pour devenir responsable pour Voiron du groupe "Police" au sein du mouvement de résistance NAP. Ses fonctions de secrétaire de police lui permirent d'établir de fausses cartes d'identité et de faux certificats de résidence à des juifs victimes des persécutions raciales, de 1942 à février 1944.



Alfred THIMMESCH en 1942



Alfred Thimmesch* sera hélas dénoncé par l'un de ses propres collègues. En février 1944, il fut arrêté par les Allemands qui retinrent contre ce policier-résistant : "établissement de fausses cartes d'identité". Alfred Thimmesch fut déporté à Mauthausen où il décéda en juillet 1944.

Il fut reconnu « Juste parmi les Nations » par l'Etat d'ISRAEL en 2009.

Ses cendres ont été dispersées prés de MAUTHAUSEN.

Jacques et René KNECHT

Patriotisme jusqu'au sacrifice suprême





La famille Knecht, jardiniers de la Robertsau, et ses six enfants fut évacuée en 1939 de Strasbourg en Dordogne. Une fois revenus en Alsace, les Knecht mesurèrent le changement, même si le père retravaillait à la Papeterie. Raymond, le plus jeune fils, inconscient du danger, prend le train à 15 ans, jusqu'à Schirmeck avec des copains « pour aller délivrer le camp ! »

En 1943, **Jacques Knecht**, 18 ans, fut incorporé de force dans la *Wehrmacht*. De Pologne, il fut muté à Tournon, en tant qu'interprète.

A la *Kommandantur*, Jacques entendit parler de la Résistance. D'après les documents de l'Armée Française, il rejoignit les FFI entre avril et juillet 1944, dans la commune du Cheylard.



Le 27 juillet 44, le lieutenant Perrin dit Basile, commandant une compagnie F.F.I. de l'Ardèche, certifia que Jacques Knecht, « cité à l'ordre de la région FTPF Ardèche lors d'un combat à Douce-Plage prés de Tournon » a disparu lors de la bataille du Cheylard : « Soldat d'un courage allant jusqu'à l'héroïsme, a participé à de nombreuses expéditions et combattu dans la vallée du Rhône. Après avoir combattu toute une journée côte à côte avec son lieutenant lors d'une attaque allemande au Cheylard, il a été encerclé par l'ennemi. Porté disparu parmi les cadavres mutilés non identifiés (...). La France, l'Alsace peuvent être fiers de tels fils ».

L'adjudant Delvecchio écrit en 1953 : « Après nous avoir rendu divers services tout en conservant son poste à la *Wehrmacht*, Knecht rejoignit un corps francs à Lamastre. Après divers engagements contre les Allemands à Douce-Plage, Jacky tombait à mes

côtés en même temps que Roger Davion, de l'Isère. Grièvement blessé, il fut emmené par les Allemands, puis déporté et fusillé ». La famille fit rapatrier le cercueil au cimetière de la Robertsau. Jacques Knecht y repose dans la tombe familiale. En mai 1945, la famille reçoit une lettre du curé de Manching zur Ingolstadt, Otto Frey, qui avait assisté Jacques dans ses derniers jours à la prison. Il écrit en allemand : « Peut-être saviez-vous que votre fils était tombé dans les mains des nazis. En novembre, il fut condamné à mort pour désertion et espionnage. Le 21 février 1945, le jugement a été exécuté (...) Jacques reçut les saints sacrements avec une grande dévotion et s'achemina vers la mort dans l'esprit d'être le martyr d'une idée folle. Il s'est soumis à la sentence avec courage et calme émus) ».



Il fut décoré à titre posthume, de la médaille militaire, de la croix de Guerre avec palme et de la médaille de la Résistance, et avait le titre de « déporté de la résistance ».

Quant à son frère **René**, il fut envoyé à 17 ans dans le RAD (Reicharbeistdienst) pour une formation intellectuelle au nazisme, puis muté sur le Front de l'Est. Porté disparu sous l'uniforme allemand en Hongrie, le 8 octobre 1944, 17 jours avant ses 19 ans. Il avait écrit à sa famille peu de jours avant en commençant sa lettre par « *Erde* », quelque part « sur la terre », ignorant où le destin l'avait amené.

Texte et photos de Jacqueline Mosser.

LES BLOCKHAUS DE LA FORÊT

Les nombreux bunkers au milieu de la forêt de la Robertsau peuvent surprendre. Il faut savoir que certains, en particulier ceux qui se situent sur sa lisière Est face au Rhin, n'avaient aucune végétation autour d'eux il y a soixante ans et plus, et qu'ils appartenaient tous à un système de défense complexe, la ligne Maginot, qui s'échelonnait en profondeur sur différents niveaux depuis la frontière.



Ce dispositif défensif comportait quatre parties distinctes :

1. la ligne des avant-postes, destinée avant tout à détecter une attaque brusquée et à la retarder un temps grâce à des dispositifs prévus (routes minées, barrières, etc.) pour laisser le temps à la « ligne principale de résistance » de se mettre en état d'alerte ;
2. la « ligne principale de résistance » est à environ deux kilomètres derrière les avant-postes. Elle était matérialisée par un double réseau de rails antichars et de barbelés tout le long de la frontière, balayée par les axes de tir à la mitrailleuse des casemates, et couverte par les tirs d'artillerie des gros ouvrages.



3. Les abris d'intervalles destinés à assurer la protection d'une partie des troupes combattantes à l'air libre. Il s'agit en fait de casernes souterraines équipées uniquement pour le combat rapproché.
4. L'arrière du front comporte tous les équipements de soutien logistique : réseau de téléphone et d'électricité, routes et voies ferrées militaires, casernes de temps de paix, postes de commandement, etc.



Nous ne trouvons dans notre forêt que des casemates et blockhaus d'infanterie, pour surveller le Rhin et contrôler les itinéraires plus ou moins importants d'infiltration.
Excepté le blockhaus du Fuchs am Buckel qui était un Poste de commandement de sous-quartier.
L'armement de ces bunkers était constitué essentiellement de mitrailleuses et de canon anti-chars de 25mlm, en fonction de leur emplacement.



Au début de 1945, la 10ème compagnie du 159ème Régiment d'Infanterie Alpine (ancienne 9e Cie FFI du Sud Vercors, créée le 6 juin 1944, sous les ordres du capitaine Morin, maire de Beaufort-sur-Gervanne), est envoyée sur le Rhin pour relever les troupes indigènes de la 3e DIA. Ils sont affectés à la garde, de jour comme de nuit des bords du Rhin. Ils s'abritent dans des blockhaus de la ligne Maginot ou des trous d'hommes situés dans la forêt de la Roberstau,

juste derrière la digue du Rhin. Les hommes de la compagnie se sont souvenus d'un mois de janvier extrêmement froid (moins 20 degrés), qui a rendu les opérations de surveillance difficiles. Elle perdra au cours de cet engagement 2 hommes.

Son devenir est encore incertain. Quelles seront les conséquences du PPRT sur son accès ?
Quand sera-t-elle classée ? Et quelles conséquences pour l'accès à la forêt ?

BOMBARDEMENT DU PORT AUX PETROLES

AOUT 1944



Les 6 septembre, 8 octobre, 17 novembre 1943, puis les 25 février, 1er avril, 27 mai, 29 juin, 19 juillet et 3 août 1944, Strasbourg est pris pour cible par les bombardiers de la 8th Air Force. Près de 3000 bombes tombent sur Strasbourg. La haute altitude d'attaque, 8000 mètres, explique leur imprécision Même lorsqu'elles atteignent leurs cibles, elles « arrosent » très largement et détruisent des quartiers entiers sans enjeu, causant des centaines de victimes civiles

Le port aux pétroles, créé en en 1927 contient 20000 tonnes de carburant. Il est donc un objectif important.
L'après-midi du 11 aout 1944, il fait un magnifique soleil qui incite les jeunes enfants à chercher la fraîcheur. Certains sont venus se baigner dans le canal des Français, à côté de « l'Auberge des 4 vents ».
C'est un endroit qu'ils affectionnent car ils peuvent entrer dans l'eau en pente douce. En effet c'est là que sont conduits les chevaux chaque jour à dix-huit heures pour qu'ils puissent s'abreuver après une longue journée de labours.



Fritz Dröge se souvient encore de ce beau percheron bai à la belle crinière blonde qui hennissait de plaisir chaque soir à l'approche du canal.
En milieu d'après-midi, l'air est d'une parfaite luminosité, il est dans l'eau à s'amuser avec une vingtaine de camarades.
Roger Andres, lui, est à Wasselonne pour visiter sa grand-mère maternelle.
C'est alors qu'à seize heures exactement, un vacarme assourdissant emplit le ciel. D'après Fritz Dröge, ce sont entre trente et quarante bombardiers qui passent au-dessus d'eux, suffisamment bas pour qu'ils puissent voir les pilotes. Ils voient les avions larguer

des chapelets de bombes sur les citernes du Port aux pétroles. Une bombe tombe dans le canal. Tous les enfants fuient dans un bunker situé rue de l'Afrique



Une bombe tombe sur la maison des Andres dans la même rue et tue sept personnes, Marie Louise Andres, 25 ans, Eugène Andres, 30 ans, Cecile Andres, 24 ans, Pierre Andres, 1 an, Eugénie Andres, 59 ans, Emile Andres, 57 ans un ouvrier. Une bonne est blessée à la main. C'était la première fois qu'ils s'abritaient.

Rue de la Carpe Haute, la maison d'Adolphe Vendenbaum où logent quatre familles est détruitte.

Après cette première vague d'avions, une deuxième arrive pour lancer des bombes incendiaires : 12 000 tonnes s'envolent en fumée



Les usines Mathis qui fabriquaient des composants mécaniques pour avions sont aussi visées dans cette action.

Roger Andres, qui avait alors six ans, apprend le malheur de sa famille par téléphone

Les habitants du quartier, trente-cinq personnes, sont alors regroupés dans la salle d'un restaurant et pris en charge par l'armée allemande.

Ce sont les Liberator B-24 des 389th et 453th Bomb Groups qui ont effectué ce raid en larguant 1544 bombes sur l'ensemble de l'agglomération.

Madame Martine Prenveille, née **Mager,** se souvient aussi : « Dans notre maison il n'y avait pas de cave, donc aucun abri. Nous devions nous réfugier dans la cave de la maison voisine. C'était un abri précaire, pratiquement de plain-pied, sans aucun renforcement. Des étudiants d'avant 14/18 y avaient habité : les murs et les plafonds étaient remplis de dessins représentant des têtes de morts, des fantômes tenant des faux et des graffitis du style « In hundert Jahre wieder... » etc…. Vraiment macabre pour la gamine que j'étais. Toute la maisonnée, ainsi que d'autres voisins, s'y réfugiaient en cas d'alerte. Cet abri était meublé (lits, tables, chaises). Il y avait également une bassine remplie d'eau et des morceaux de chiffons qui devaient être mouillés et mis devant la bouche en cas d'effondrement de la maison. Les murs mitoyens des fondations étaient percés d'une porte en briques préfabriquées qu'on pouvait facilement enfoncer grâce à une masse à proximité et permettant le passage d'une maison à l'autre.

Le 11 août 1944, le centre de Strasbourg fut aussi l'objet d'une attaque massive. Les alertes étaient presque quotidiennes et il n'était pas rare de voir passer des formations de plusieurs centaines de bombardiers qui allaient attaquer le Sud de

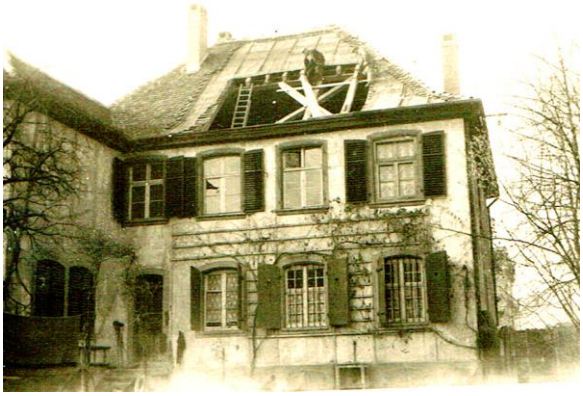
l'Allemagne. Les Strasbourgeois ayant toujours la conviction que leur ville ne serait pas attaquée durent déchanter. Ce jour-là, les premières escadrilles lâchèrent leurs cargaisons sur Cronenbourg, Schiltigheim et Bischheim. Une autre vague d'appareils se dirigea vers le centre et, après le lancement d'un signal fumigène caractéristique, lâcha ses bombes. La cathédrale fut touchée avec l'Œuvre Notre-Dame, le Palais des Rohan et l'Ancienne Douane. A la place Gutenberg et dans la rue des Veaux de violents incendies firent rage. 189 civils trouvèrent la mort ce jour-là.

(Témoignages de Martine Prenveille, née Mager, de Fritz Dröge, et d'André Schandel. Deux photos des explosions sont du père de Richard Klein, une est fournie par André Schandel ainsi que l'insigne américain)

TIRS D'ARTILLERIE ALLEMANDE SUR LA ROBERTSAU EN 1945

Après le succès des forces allemandes à la mi-décembre 1944 dans les Ardennes, le commandement français pense que la reprise de Strasbourg est un prochain objectif. Les Français avec la 3ème division algérienne tiennent un front de 35 kilomètres au Nord et à l'Est de la ville. En face, des éléments importants susceptibles de l'attaquer et une division peu menaçante au sud de l'Ill. De Lattre donne l'ordre de « tenir à tout prix les villages alsaciens déjà libérés quel qu'en puissent être les conséquences ». Le 5 janvier la situation s'aggrave subitement à quelques kilomètres au nord de Strasbourg. Plusieurs bataillons allemands franchissent le Rhin, à hauteur de BICHWILLER, bousculant les avant-postes américains. Des chars et des canons automoteurs étoffent cet échelon, d'assaut, élargissant la tête de pont, les villages d'OFFENDORF et GAMBSHEIM sont pris, une menace angoissante pèse sur Strasbourg à une quinzaine de kilomètres de la ville. Dans la journée du 5 un bombardement général s'abat sur tous les villages au Nord. A l'aube grise et froide du 7 janvier, démarre sans préparation d'artillerie, l'opération « Sonnenwende ». Le 62è Corps allemand dont la mission est d'établir une tête de pont sur l'Ill, après avoir anéanti les forces françaises au sud de la rivière, fonce en direction d'ERNSTEIN. C'est dans ce contexte que se situe le bombardement subi par la Robertsau le 7 janvier. D'après madame Wieger, fille du pasteur Edmond Basset, inspecteur ecclésiastique, et responsable de la paroisse protestante de la





Robertsau de 1942 à 1966, quelques obus étaient déjà tombés le samedi 6 janvier du côté de la clinique sainte Anne. C'est le 7 janvier à 22 heures que les premiers obus arrivèrent sur le centre du quartier autour de l'église. D'après le pasteur Basset, c'est une batterie mobile située dans la région d'Oberkirch qui tirait sur la Robertsau. Leur objectif était peut-être d'atteindre le clocher qui pouvait servir de poste d'observation. La famille du pasteur, c'est-à-dire ses parents et la bonne, se réfugièrent dans la cave du presbytère et y resta toute la nuit. La bonne de la famille échappa de justesse à la mort, car un obus qui tomba sur la maison, fut dévié de sa trajectoire par une poutre en chêne. Il aurait atterri dans sa chambre juste avant qu'elle ne descende à la cave. Le toit de l'église fut aussi atteint, ce qui obligea le pasteur à célébrer le culte suivant dans le foyer de la paroisse. 28 obus tombèrent sur la Robertsau, la plupart centrés autour de l'église. La maison située à l'angle de la rue Boecklin, en face de l'église, fut touchée et son propriétaire, monsieur Henches, président du comité du Souvenir Français de l'époque, fut tué dans son lit.
La zone de dispersion des obus était assez vaste, puisque l'un d'entre eux détruisit une maison située au numéro 71 actuel de la rue saint Fiacre et blessa une habitante (madame Schaeffer) qui perdit un œil. La mère et la grand-mère de madame Prenveille, née Mager, se souvient de ce que sa mère et sa grand-mère lui ont dit de cette journée. Elles habitaient au Doernel, la petite maison située à gauche après avoir traversé le pont. « …depuis la rive droite du Rhin des batteries de l'armée allemande pilonnaient la Robertsau. Les obus retombaient sans arrêt aux alentours de la maison. Ma grand-mère, et mon cousin réfugiés dans la cave ont cru leur dernière heure arrivée. »
(Témoignages et photos de madame Wieger, fille du pasteur Basset et de madame Prenveille. Photos du presbytère de madame Wieger et du canon sur internet).

UN LANCASTER DANS LA FORÊT DE LA ROBERTSAU

1944

« Tout faire pour éviter les pertes humaines innocentes »



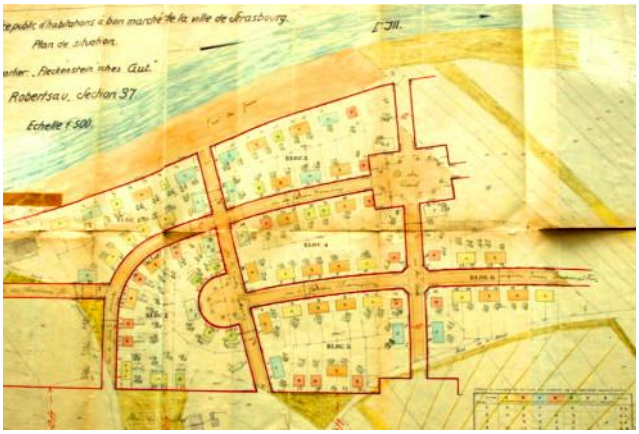
En 1948, Charles Andrès et André Schandel ont découvert lors de leurs randonnées dans la forêt de la Robertsau 4 moteurs d'un avion allié près du lieu-dit les « Trois sapins ». Ensuite, des pièces découvertes grâce à un détecteur de mines ont permis d'identifier l'appareil : un AVRO Lancaster de RAF, immatriculé HQ 568.



Dans la nuit du 24 au 25 juillet 1944, le Lancaster HQ-568 décolle à 21 heures de sa base Mepal dans le sud-est de l'Angleterre. Il est chargé de 6 tonnes de bombes qu'il doit larguer sur Stuttgart. Il est abattu par la chasse allemande au-dessus de la vallée du Rhin.
Les pilotes ont désespérément maintenu leur appareil afin de ne pas s'écraser sur les quartiers Nord de Strasbourg et en particulier sur la Robertsau.
Les sept membres de l'équipage sont enterrés dans le cimetière militaire de Strasbourg-Cronenbourg. Il s'agit du pilote Whitehouse Keith, du co-pilote Millliner Jacques, de l'ingénieur de bord Leighton Bernard, du bombardier Dudding Kith, des mitrailleurs Backer Robert et Taverner George.
Sur 7377 Lancaster construits, 3677 furent perdus. 55 500 membres d'équipages furent perdus par le Bomber Command.

LA CITE DES CHASSEURS





En 1931, l'Office public d'Habitations à Bon Marché de la ville de Strasbourg retient le projet du jeune architecte Tim Helmlinger de bâtir une cité-jardin sur un terrain de plus de trois hectares qu'elle vient d'acheter dans le grand Nord de Strasbourg, sur les emplacements de l'ancienne propriété Fleckenstein à la Robertsau. Le projet de construction prévoit en tout, pas moins de 225 maisons, dont 121 étaient censées former la première partie du programme.
La superficie moyenne prévue pour les lots était de 280 m2 pour des F3 et F4, dont environ 50 m2 devaient être sur bâtis. Les maisons seraient analogues à celles de de la cité-jardin du Neuhof-Stockfeld.
Du projet initial, seules 19 habitations virent le jour. Leur réception finale eut lieu officiellement le 30.10.1934.

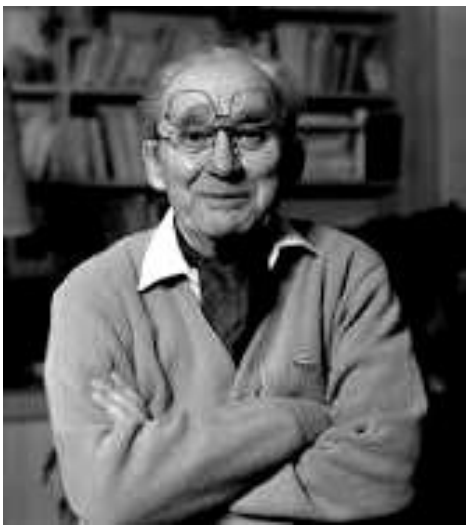
Des "négligences" furent constatées dans les fondations des murs de pourtour ainsi que dans les cheminées. Des "renforcements" furent jugés nécessaires, mais la vraie raison de cette limitation à 19 semble avoir été économique donc politique. Rien d'autre ne sera plus construit avant 1945. **Après 1945, la poursuite du projet initial** se fera avec de tous autres moyens. J.J.Blaesius, raconte qu' "après la guerre, entre 1947 et 1948, en vertu d'une ordonnance du ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme (MRU), on y monta quatre-vingt-dix chalets en bois préfabriqués venus d'Allemagne. En 1953, ils furent cédés par l'Etat à l'Office. Sauf un, attribué à une famille à titre de dommage de guerre. (...) Les transactions se déroulèrent entre 1963 et 1979. Priorité à l'achat fut donnée aux occupants, qui en acquirent soixante-sept. Les vingt-deux autres furent cédés par adjudication à des tiers." **Les nouveaux chalets seront inaugurés le 11 décembre 1948**. J.J. Blaesius décrit « une vie quotidienne paisible et agréable : "Dans les années soixante, les rues de la cité grouillaient d'enfants. Le matin, place du Rad, le bus scolaire était déjà rempli et le prix Cognac-Jay a été attribué à plusieurs familles nombreuses du lotissement.



Les gosses disposaient d'un fabuleux domaine d'exploration. Au Wiederwäldele, une guerre des boutons opposait régulièrement des clans plus ou moins fluctuants qui s'unissaient aussitôt qu'apparaissait le garde-champêtre. A côté de l'école, sur le terrain de foot où l'on tapait dans le ballon avec la même ferveur que sur les plages brésiliennes. D'excellents éléments et un international, **Marc Molitor**, y ont fait leurs classes. L'hiver, des files de traîneaux partaient pour des expéditions polaires vers le Fuchs-am-Buckel. Au printemps, on pagayait dans les caves inondées.



L'automne, les cerfs-volants égayaient le ciel. Et le 1er janvier, les boîtes aux lettres volaient en éclats. En ces temps-là, la cité avait aussi ses épiciers et son boucher. On allait faire ses courses chez Burger ou chez Huck, on cherchait le lait ou les légumes chez les maraîchers voisins. On était loin de tout et les voitures étaient alors peu nombreuses. "Pour l'anecdote, l'annuaire d'adresses de l'année 1953, indique que résidait au n° 15, rue des Gardes-Forestiers, **Paul Ricoeur** (1913-2005) , un des philosophes français les plus importants du 20ème siècle. Il avait en effet été nommé à l'Université de Strasbourg comme professeur, et il y passa de 1948 à 1956, les huit plus belles années de sa vie.



Années 1950, les familles nombreuses sont rapatriées de Kehl.

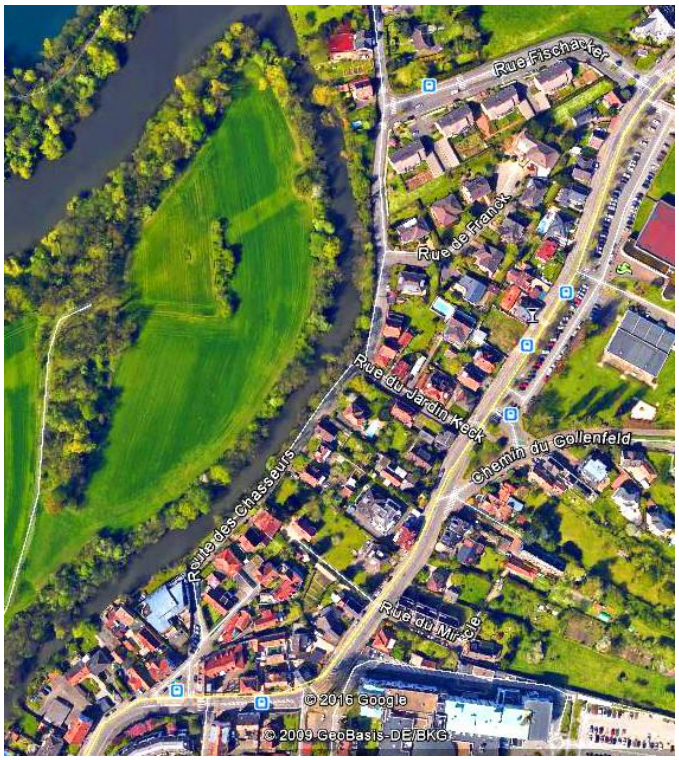
Là, l'Etat et l'OHLM logent d'abord des familles de petits fonctionnaires, postiers, policiers, enseignants… avec deux enfants minimum. Mais alors que la Cité Rotterdam se remplit de familles rapatriées de Kehl, dans la première moitié des années 1950, les ménages aux fratries de 8, 10, voire 12 enfants sont orientés vers la Cité des Chasseurs, aux maisons plus spacieuses.

« En 1955, un recensement fait par la CAF atteste que nous sommes à une moyenne de 4,66 enfants par foyer, ce qui est beaucoup par rapport à la moyenne française.. En 1952, ce fut le plus grand remue-ménage que la Cité connut : il fallait vider Kehl, c'est à dire rapatrier les derniers Strasbourgeois qu'on y avait installés en réparation des dommages causés par les bombardements. On construit alors la Cité Rotterdam, de jour comme de nuit pour être prêt à l'heure. Mais que faire des familles de 8, 10, 12 enfants dont on ne s'était pas préoccupé jusque-là ? Alors, en quelques semaines, arrivèrent 8 familles, donc 80 personnes environ qui s'intégrèrent rapidement. Devant ce succès, les HLM transplantèrent aussi de Neuhof plusieurs familles de 10/12 enfants. Elles s'adaptèrent aussi très bien. Les enfants grandirent, puis partirent »

Années 1980: la fin des poulaillers, potagers et petits commerces

Les commerces, épiceries, Coop, boucher, cordonnier…, présents jusqu'à la fin des années 1970, ferment les uns après les autres, alors que chaque foyer s'équipe d'une voiture particulière et que des supermarchés s'installent à la Robertsau. Avec la première génération d'enfants, ce sont les animaux et les potagers qui désertent la Cité. L'école Pourtalès, ouverte en 1953, est un temps menacée. Mais ses classes à doubles ou triples niveaux sont maintenues, grâce notamment à la vente progressive des chalets à des couples avec enfants, et à l'implantation, en 1991, de la Cité des Joncs, au nord des Chasseurs.

Années 2000 et 2010 : le quartier devient cosmopolite



Plus tard, la ville s'est rapprochée, avec la généralisation de l'automobile, mais aussi la construction de petits immeubles collectifs le long de la route de la Wantzenau. Si bien qu'aujourd'hui, le quartier, encore en prise avec une nature rhénane bien présente, est devenu très prisé. Les chalets se revendent à prix d'or à des clients aisés, attirés par le calme, mais pas forcément par la sociabilité toute villageoise.

Huguette Schwartz, arrivée aux Chasseurs en 1956 à l'âge d'un an, a racheté la maison de ses parents peu après son mariage. Présidente de l'association du quartier, elle juge la Cité « à la croisée des chemins » :

« Aujourd'hui, il n'y a plus qu'un quart d'anciens habitants. Les nouveaux, beaucoup de fonctionnaires des institutions européennes, des Espagnols, Allemands, Anglais, Irlandais, mais aussi des Brésiliens, Sri Lankais, Maghrébins… discutent moins devant chez eux, ont d'autres obligations. Nous devons réinventer des règles de vie. »

LA CITE DE L'ILL

Après les destructions de la guerre 1939-1945, la pénurie de logements était une des préoccupations de la municipalité. Le maire Charles Frey proposa en 1951 la constitution d'une société à participation majoritaire de la ville « l'habitation moderne » sous forme de SARL dirigée par un gérant disposant de larges pouvoirs et ayant comme objectif la construction de logements sociaux. Albert Fix proposa en 1957 la construction d'une première tranche de 1500 logements à la cité de l'Ill. La première pierre fut posée fin 1957 et la plupart des 46 immeubles furent réalisés entre 1958 et 1962, avec des logements de 2-3-4 et 5 pièces sur 4 étages.





Le long de le rue de l'Ill fut construit un bâtiment avec des locaux commerciaux: une boulangerie, une boucherie, une épicerie, une pharmacie, un bureau de tabac-papeterie, et par la suite, un bureau de poste, obtenu vers 1970 par l'association des locataires. Deux immeubles-tours clôturaient le programme: la tour Kah, avec 60 logements sur 12 étages et la tour Schwab, au 42 rue de l'Ill, avec 19 étages pour une hauteur de 54 m (70 m avec l'antenne)[2], et 90 logements. Dans cette tour étaient prévus des locaux pour les services sociaux, centre de soins, dentiste, mais aussi un restaurant et un guichet de banque, aujourd'hui disparus pour laisser place au club de judo « ASCI Judo » et aux locaux associatifs du quartier. Au rez-de-chaussée se trouvait un supermarché Coop et au premier étage le foyer des loisirs aménagé pour les diverses associations créées entre-temps. Au 17e étage était aménagée une salle des fêtes, avec cuisine, mais qui n'existe plus. Le supermarché Coop ferma en 2010 et laissa place à un supermarché halal, qui est également fermé depuis 2013.



Les écoles élémentaires et maternelles Schwilgue, avec une salle de gymnastique, ont été construites au début des années 1960. L'église catholique Sainte-Bernadette a été construite en 1965 rue de la Sauer, et abrite au sous-sol une halte-garderie et une crèche. L'église protestante a été érigée rue de l'Ill en 1966.



En 1975, fut construite au 18 rue de la Doller la « résidence des personnes âgées » avec 74 logements sur huit niveaux, comportant au rez-de-chaussée un foyer avec bibliothèque, des salles de réunion et une cuisine.

De 1977 à 1979, une nouvelle tranche de

7 immeubles de 20 logements a été érigée sur les terrains Gauer, ancien maraîcher. En 1973, le chauffage collectif et l'eau chaude ont été installés dans tous les logements.
La cité de l'Ill est une véritable communauté avec une population actuelle d'environ 6 000 habitants, vivant dans 1782 logements répartis dans 57 immeubles[3].
La mosquée de la rue de l'Ill, située dans l'alignement des églises protestante et catholique, est inaugurée le 4 juin 2015[4]. La première pierre avait été posée en mars 2012 et le centre culturel attenant doit être achevé en 2016[5].
Deux stades et une équipe de football sont à la disposition des jeunes de la cité.
Une caserne des Pompiers, le centre de secours nord, est également situé rue de l'Ill.
Les associations de cette cité propre, bien entretenue sont regroupées au sein d'une interassociation.

Le Monument aux Morts

En 2014 eurent lieu les commémorations du centenaire du début du premier conflit mondial. De nombreux Robertsauviens perdirent la vie lors de cette guerre. Devant l'entrée du cimetière Saint-Louis, un monument aux morts élevé à la mémoire des victimes de la guerre 1914-1918 sculpté vers 1923 par Alfred Marzolff, portait sur 4 colonnes les noms de 255 victimes robertsauviennes. Il fut érigé grâce à l'action du Président du comité local du Souvenir Français, Mr Henches. Une urne contenant la liste des donateurs et promoteurs, en grande partie membres du Souvenir Français, avait été placée dans le socle du monument.
Ce monument avait été partiellement mis à l'abri en 1940 (ou 1942 selon les sources) par la population robertsauvienne, lorsque les autorités nazies procédaient aux destructions systématiques des symboles français. Un habitant du faubourg, Mr Théodore Wernert, s'entendit avec l'entreprise chargée de la démolition et réussit à récupérer l'urne avec son document "compromettant" aux yeux des autorités occupantes, pour bon nombre de robertsauviens.





Il subsiste aujourd'hui la sculpture principale, représentant une femme en pleurs, qui a pu être sauvegardée et qui est aujourd'hui installée dans le cimetière Saint-Louis. A l'occasion de la Fête de la Libération, le 14 juillet 1945, l'urne fut portée solennellement sur une civière par les jardiniers de

la confrérie Saint-Fiacre, depuis le domicile de Mr Wernert jusqu'à 'emplacement du monument démoli, où elle fut exposée.
Une souscription organisée par le comité du Souvenir Français et l'ensemble des associations, permit l'érection d'un nouveau monument aux morts, à l'emplacement de l'ancien. L'urne préservée a retrouvé sa place dans le socle du nouveau monument. Elevé la mémoire des défunts des guerres 1914-1918 et 1939-1945, sculpté par René Hetzel, il se présente sous la forme d'une grande stèle en granit gris. Sa partie centrale comporte un bas-relief en bronze. Il a été inauguré à l'occasion de la Toussaint 1947.
Plus tard, la stèle portera une nouvelle inscription en hommage aux anciens combattants d'Afrique du Nord 1954-1962.

Le comité du Souvenir Français de la Robertsau remercie les amis qui ont participé à la réalisation de ce document.

Roger ANDRES, Marie Laure BEAUJEAN, Paulette BLANCHARD, Jean CHUBERRE, Claude DOTTER, Frédéric DRÖGE, Pasteure Monika GARRUCHET, Jacques GROSCLAUDE, Richard KLEIN, Jacqueline MOSSER, madame OBRECHT, Robert PFISTER, Martine et jacques PRENVEILLE, Alain REMY, Thierry ROCHEGUNE, André SCHANDEL, Marthe SCHAEFFER, Dominique TELLIER, Bernard WEYL, madame WIEGER.

TABLE DES MATIERES

	Sujets	Pages
1	Histoire de la Robertsau	2
2	Avertissement au lecteur	4
3	Le chevalier Robert Bock	5
4	Jeanne d'Arc	6
5	L'Ammestre	8
6	Peter Schwarber	9
7	Canal des Français	10
8	Jean Hermann	12
9	Baron Louis François Lejeune	14
10	Alexandre Colonna Waleski	16
11	Mélanie de Pourtalès	18
12	Karl Friedrich et Charles Frédéric Riff	20
13	Lothar von Seebach	22
14	Capitaine Jean Joseph Figenschuh	24
15	Charles de Foucault	27
16	Ernst Stadler	28
17	Victor Stoeffler	30
18	René Cassin	32
19	René Kuder	35
20	Joseph Huss	37
21	Alfred Thimmesh	38
22	Jacques et René Knecht	39
23	Les blockhaus de la forêt	40
24	Bombardement du Port aux Pétroles	42
25	Tirs d'artillerie allemande en 1945	44
26	Un Lancaster dans la forêt de la Robertsau.	45
27	La cité des chasseurs	46
28	La cité de l'Ill	49
29	Le monument aux morts	51